

# MARCEL JOUSSE

L'homme et l'oeuvre

Recherches

UNESCO

novembre 1991

Cahiers Marcel Jousse

N° 4 novembre 1993

# SOMMAIRE

## **Présentation des journées Marcel Jousse à l'UNESCO**

Avant-propos	par Edgard Sienaert	p. 2
UNESCO Presse		p. 4
Ouverture des journées Marcel Jousse	par Marc Gilmer	p. 5
Présentations des intervenants	par Claude Pairault	p. 7

## **L'actualité de Marcel Jousse**

Vie et Oeuvre de Marcel Jousse	par Pierre Scheffer	p. 11
Témoignages :	Edgard Sienaert	p. 15
	Jean-Marie Meyer	p. 19
	Jean-Paul Houdusse	p. 22
	Père Rachid Abi Khalil	p. 25
	Vladimir Dimitrievitch	p. 27
	Mamadou Koné	p. 29

## **Marcel Jousse et les sciences humaines et sociales**

Fondements naturels du style oral de Marcel Jousse	par Xavier Sallantin	p. 34
Aristote, Marcel Jousse et René Girard	par Jean Marie Meyer	p. 48
L'Anthropologie du Geste et la mécanique judiciaire	par Albert Petit	p. 56
Poésie et anthropologie	par Edgard Sienaert	p. 62

# Présentation des journées Marcel Jousse à l'UNESCO

## Avant Propos

par Edgard SIENAERT

Ce numéro des Cahiers Marcel Jousse contient le compte-rendu et les résultats des journées de rencontre Marcel Jousse qui eurent lieu les 22 et 23 novembre 1991 au siège de l'UNESCO à Paris à l'occasion de la parution en anglais du "Style Oral".

Le cahier comporte trois parties :

- la présentation des journées Marcel Jousse, avec tout d'abord l'intervention de Monsieur Marc Gilmer, Directeur au Service Education de Base à l'UNESCO, qui fait ressortir les convergences entre la pensée de Marcel Jousse et l'action de l'UNESCO.

- l'actualité de Marcel Jousse montrée par sept courtes communications, la première donnant l'essentiel de la vie et de l'oeuvre de Marcel Jousse, les suivantes sous forme de témoignages.

- quatre articles de fond concernant des aspects précis de l'oeuvre de Jousse, dans le domaine de la socio ou archéo-linguistique, de la philosophie, du droit et de l'anthropologie, sous le thème "Marcel Jousse et les sciences humaines et sociales".

Les textes des interventions sont dans leur majorité reproduits tels qu'ils ont été présentés de vive voix. Certains ont été réécrits par leurs auteurs.

Il nous a semblé utile de reproduire également la notice parue dans UNESCO PRESSE qui présente succinctement la raison d'être de la réunion des 22 et 23 novembre 1991.

Ces journées ont été placées sous la présidence de

**Claude Pairault s.j.**

ethnologue africaniste, professeur émérite à l'Université de Tours.

Les intervenants sont :

**Monsieur Marc Gilmer**

Directeur au Service Education de base de l'UNESCO  
représentant le Directeur général de l'UNESCO.

**Père Pierre Scheffer s.j.**

Enseignant à l'Institut Catholique de Paris  
et à l'Institut Catholique de Toulouse.

**Docteur Edgard Sienaert**

Directeur du "Oral Documentation and Research Center"  
à l'Université de Natal - Durban, Afrique du Sud,  
co-traducteur, en anglais, du "Style Oral" de Marcel Jousse.

**Monsieur Xavier Sallantin**

Ancien officier de marine,  
spécialiste de la stratégie mondiale,  
auteur de : "Le monde n'est pas malade, il enfante", O.E.I.L.

**Monsieur Albert Petit**

Magistrat honoraire

Les auteurs de témoignages sont :

**Monsieur Jean-Marie Meyer,**

Agrégé de philosophie, enseignant.

**Monsieur Jean-Paul Houdusse,**

Président National des Compagnons du Devoir.

**Père Rachid Abi Khalil,**

Prêtre Libanais

**Monsieur Vladimir Dimitrievitch,**

Fondateur et animateur des Editions de l'Age d'Homme.

**Monsieur Mamadou Koné,**

Journaliste

## UNESCO PRESSE

### Présentation de la traduction anglaise du livre de Marcel Jousse

#### **“Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs”.**

“Paris, 19 novembre - A l’occasion de la première traduction en langue anglaise de l’oeuvre “Le Style Oral” de Marcel Jousse, la division de l’éducation fondamentale de l’UNESCO organise en collaboration avec l’association Marcel Jousse et le Centre Catholique pour l’UNESCO, une réunion d’experts les 22 et 23 novembre 1991.

Marcel Jousse (1886-1961), jésuite français, titulaire d’une chaire à l’école d’Anthropologie et plus tard professeur à la Sorbonne et à l’Ecole Pratique des Hautes Études, ouvre la voie d’une science humaine nouvelle née de l’étude de l’expression humaine : “L’Anthropologie du Geste” avec les lois fondamentales du Mimisme, du Formulisme et du Bilatéralisme.

La recherche de Jousse établit les liens entre l’Oral et l’Ecrit à travers le geste corporel de l’homme : l’expression mimique se transposant dans le geste laryngo-buccal deviendra langage. Ainsi, la parole directement diffusée et l’apparition de l’Ecrit - toute nouvelle à l’échelle de l’histoire humaine - vont renforcer et préciser la signification du geste.

Cependant, nous dit Jousse, l’Ecrit ne doit pas l’emporter sur l’Oral, car “la gesticulation laryngo-buccale n’est vraiment et totalement compréhensible que si l’on connaît la gesticulation manuelle dont elle dérive et continue à dépendre sémantiquement”.

L’UNESCO, qui depuis de longues années s’intéresse à la diffusion du mot écrit et a célébré en 1990 le droit fondamental à l’Ecrit avec l’Année Internationale de l’Alphabétisation, rejoint la démarche de Marcel Jousse dans la protection et le maintien des divers apports des civilisations de l’Oral.

Dans son approche anthropologique des langues et sa volonté de préservation du patrimoine culturel mondial, l’UNESCO reconnaît l’oeuvre de Jousse et sa recherche de l’anthropologie de l’expression humaine où apparaît le continuum du geste humain, de l’Oral à l’Ecrit.”

UNESCO PRESSE

## Ouverture des journées Marcel Jousse

par Marc GILMER

Directeur au service Education de Base à l'UNESCO

Mesdames, Messieurs les délégués permanents  
Mesdames, Messieurs,

Cette soirée nous rassemble autour d'une oeuvre récente, celle de Marcel Jousse, qui ouvre au cours des dernières décennies, les voies d'une nouvelle recherche sur l'expression humaine.

Ce soir, nous partagerons de nouvelles connaissances sur l'Homme et les cheminements de son expression, sur les racines de sa pensée. A l'occasion de ce carrefour de la réflexion, j'ai plaisir à vous accueillir au nom du Directeur Général, dans cette Maison de l'UNESCO qui est celle de ceux qui recherchent et partagent la connaissance, afin qu'un jour l'Homme trouve la paix, aussi bien en lui-même qu'à l'intérieur de ses diverses communautés.

Marcel Jousse était un jésuite français, mort en 1961. Il était titulaire d'une chaire à l'Ecole d'Anthropologie; il a enseigné à la Sorbonne et à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Cet universitaire, fondamentalement tourné vers la recherche, a ouvert la voie d'une science humaine nouvelle, née de l'étude de l'expression; son appellation même en est une description : l'Anthropologie du Geste, qui s'appuie sur trois grandes lois : le mimisme, le formulisme et bien sûr le bilatéralisme.

La recherche de Marcel Jousse établit les liens entre l'oral et l'écrit, en réhabilitant notamment la perception de la mémoire gestuelle au travers de l'écrit. Car l'expression mimique de l'homme, structurelle et immémoriale, s'est transposée dans le geste laryngo-buccal : le langage, sans pour autant perdre au long des âges un caractère ostensiblement mimique.

La généralisation de l'écrit, toute récente à l'échelle de l'histoire humaine, n'est pas et ne doit pas être en rupture de civilisation ; l'oral soutient l'écrit ; la reconnaissance de l'un dans l'autre tient autant du respect de l'histoire et de la diversité des civilisations, que d'une justice rendue à l'élaboration de la personnalité individuelle.

L'UNESCO est l'un des temples de l'écrit, et tout particulièrement aujourd'hui se trouve à la tête d'une croisade mondiale en faveur de l'écrit; l'année dernière en effet, était l'Année Internationale de l'Alphabétisation, et c'est aussi l'année dernière qu'à la Conférence mondiale de Jomtien la conscience internationale a convenu de multiplier les efforts et les actions pour qu'à l'aube du troisième millénaire l'Homme, tout l'Homme, tous les Hommes, aient eu accès à l'écrit, à l'éducation fondamentale.

Mais si l'écrit constitue le fil d'Ariane de la pensée et de l'action de l'UNESCO, l'Organisation n'oublie ni ne néglige les racines de l'homme et de ses sociétés qui se situent dans l'oralité, pas plus que les civilisations de l'oral, modernes aussi bien que traditionnelles, qui persistent et se développent dans un monde maintenant conquis par l'écrit.

Lorsque l'UNESCO se préoccupe de l'alphabétisation de quelques 900 millions d'adultes et 100 millions d'enfants qui n'ont pas rencontré les chemins de l'écrit, elle ne sous-estime pas la dignité, la compétence, les connaissances des analphabètes; et nous gardons toujours en mémoire ce mot d'un analphabète, français de souche, "je suis analphabète, mais je ne suis pas bête".

Tout en célébrant en 1990 le droit fondamental à l'écrit, dans une même démarche, l'UNESCO entend protéger et maintenir les divers apports des civilisations de l'oral, ne serait-ce qu'en défendant avec obstination le droit de chacun à être instruit et à parler dans sa langue maternelle; l'accès à l'écrit ne peut et ne doit pas être une stratégie d'enfermement, mais plutôt valider et partager un trésor linguistique international. Sans doute l'UNESCO peut-elle à juste titre espérer que l'oeuvre de Marcel JOUSSE soit le départ d'une pédagogie renouvelée de l'accès à l'écrit par les structures de l'oral.

Au début était le Verbe; et aujourd'hui nous rentrons dans cette période d'Avant qui rappelle que la Parole s'est incarnée. Il est juste de rappeler que Marcel JOUSSE a développé sa réflexion à partir des Ecritures, qui sont à la base des trois grandes religions monothéistes de notre temps.

L'UNESCO est reconnaissante pour cette recherche fondamentale sur l'anthropologie de l'expression humaine, où apparaît le continuum du geste, de l'oral, et de l'écrit.

La démarche de Marcel JOUSSE rencontre celle de l'UNESCO dans sa volonté de préservation du patrimoine culturel mondial et dans son approche anthropologique des langues où l'oral se trouve restitué dans son importance, vis-à-vis et à l'intérieur de l'écrit.

Cette célébration de la première traduction en anglais du "Style Oral" nous est l'occasion de souhaiter que l'oeuvre de Marcel JOUSSE soit largement diffusée et que ses conséquences soit reconnues dans un renouvellement de la pédagogie de l'écrit.

## Présentation des intervenants

par Claude PAIRAULT

Je dis moi aussi un grand merci à **Marc Gilmer** que je suis heureux de retrouver ce soir.

Un grand merci pour nous accueillir pendant deux journées autour d'une oeuvre qui n'est pas banale.

Je crois que c'est Paul Claudel qui écrit quelque part dans les "Conversations du Loir et Cher" : *"Il y a des idées qui partent comme de la poudre, il y en a d'autres qui cuisent comme de la soupe aux choux"*.

Les idées de Marcel Jousse rentrent, me semble-t-il, dans les deux catégories. Elles sont parties comme de la poudre; on a comparé "le Style Oral" à une bombe à l'époque où il est paru en 1925.

Et ensuite ces idées ont cuit comme de la soupe aux choux, elles n'ont pas fini de cuire, et c'est à nous de continuer à les faire cuire.

Pour commencer cette cuisson du colloque, je passe tout de suite la parole à **Pierre Scheffer**. Je regrette de ne pas pouvoir la passer à d'autres qui sont certainement présents à côté de nous, mais que nous ne voyons pas. Des personnes comme Gabrielle Baron, comme Jean Sullivan qui a beaucoup aidé pour la publication des trois livres de Jousse parus chez Gallimard entre 1974 et 1978. Des personnes comme Maurice Houis qui a préfacé le troisième volume intitulé "Le Parlant, la Parole et le Souffle", et le Docteur Joseph Morlaàs, qui avait préfacé "La manducation de la parole". Ces personnes savent maintenant ce que veut dire "manger la parole".

Pierre Scheffer a enseigné le français dans un lycée privé libre, pendant 15 ans, et s'est aperçu que ses élèves se détachaient de plus en plus du livre. C'est ainsi qu'il s'est intéressé de plus en plus, le mot intéressé n'est peut-être pas suffisant, il faudrait dire passionné, pour le "style oral", et pour l'oeuvre de Jousse sur laquelle il est en train en ce moment de préparer une thèse.

\*  
\*   \*  
\*

Je vais brandir maintenant un livre, la traduction anglaise du "Style Oral" de Marcel Jousse, qui a toute une histoire.

1925 : parution dans une revue austère et peu diffusée.  
1981 : nouvelle édition annotée par la Fondation Marcel Jousse.  
Entre 1925 et 1981, cela fait cinquante six ans.

Et maintenant nous sommes en 1991. Et nous passons à l'anglophonie grâce à **Edgard Sienaert** qui est l'un des deux traducteurs.

Il est Directeur du Centre de Documentation et de Recherches orales à l'université de Natal en Afrique du Sud. Il travaille sur le campus de Durban.

Ce travail de traduction pour lequel nous lui devons beaucoup de reconnaissance a été effectué avec un de ses collègues qui s'appelle Richard Wittaker qui est maintenant à l'Université du Cap.

\*  
\*   \*  
\*

**Monsieur Xavier Sallantin** est le directeur d'un centre de réflexion pour le dialogue entre la science et la foi.

Il a écrit un ouvrage récemment publié sous le titre "Le monde n'est pas malade, il enfante".

Je demande à Monsieur Sallantin de bien vouloir nous montrer comment l'oeuvre de Jousse sert à cet enfantement.

\*  
\*   \*  
\*

**Monsieur Jean-Marie Meyer**, agrégé de philosophie, enseigne dans un lycée et une faculté de philosophie à Paris.

**Monsieur Jean-Paul Houdusse** est président national des Compagnons du Devoir.

J'ai habité à Tours, à un moment de ma vie, en face d'un immeuble des Compagnons du Devoir qui avaient fait un faux puits, ou plutôt une margelle merveilleuse qui était sur une pelouse, et il y avait cette inscription taillée dans la pierre : "Ce n'est pas le puits qui est profond, c'est la corde qui est trop courte."

Il faudrait que la corde de notre pédagogie s'allonge un peu dans le sens qui vient d'être dit, et je crois que c'est vraiment cela, la recherche de Marcel Jousse dans le domaine de la pédagogie.

**Le Père Rachid Abi Khalil**, Libanais, prêtre paysan, comme il le dit volontiers lui-même, prépare une thèse en Sorbonne sur la notion de l'Esprit chez Saint Ephrem.

Père Rachid, vous êtes ici, vous travaillez sur Saint Ephrem, et vous vous intéressez à Jousse, est-ce que par hasard ce seraient les commentaires de Jousse sur Ephrem qui vous auraient le plus intéressé ?

**Monsieur Vladimir Dimitrievitch**, est le fondateur des Editions de L'Age d'Homme.

**Monsieur Mamadou Koné** est Malien, ou plutôt Africain né au Mali.

Mamadou Koné, je pense que le chemin a été bien préparé, en particulier par nos voisins.

Nous continuons à nous dépayser pour montrer combien le pays de Jousse est un pays vaste. Il l'a dit une fois, il ne faut pas prendre le paysan dans un autre sens que celui qu'il lui donne. C'est l'homme du pays.

Mamadou Koné, nos oreilles sont dans ta parole, comme on dit dans ton pays.

### Conclusion de la soirée

Je pense que la meilleure conclusion a été donnée par ces différents témoignages que nous venons d'entendre.

La diversité des témoins, de leur engagement professionnel, de leur nationalité, de leur croyance, montre qu'il y a moyen de trouver dans une oeuvre comme celle de Marcel Jousse, un point de ralliement, une sorte de racine à partir de laquelle le travail est possible.

Le travail de générations aptes à pouvoir refaire des pays, (paysans, pays, nous sommes revenus là-dessus plusieurs fois, à la suite de Jousse), le premier travail qui nous est proposé n'est pas de répéter Jousse. Et ce n'est pas du tout l'intention de l'Association Marcel Jousse.

Mais c'est de prolonger son travail dans des laboratoires de prise de conscience, et ces journées à l'UNESCO sont une sorte d'apéritif ou de ponctuation.

Il s'agit vraiment de prendre conscience d'une réalité qui est celle d'aujourd'hui. De la polyvalence d'un travail qui est à la fois de psychologie, de linguistique, d'anthropologie, de théologie, de pédagogie avec une insistance particulière sur cette pédagogie qui n'est pas simplement l'éducation des enfants, mais l'éducation des adultes.

Dans l'oeuvre de Jousse, ce qui a été extraordinaire et qui a été souligné ce soir, c'est l'alliance indispensable du travail manuel et de la science.

Il y a dans les extraits qui vous sont proposés, cette phrase de lui: *"L'homme pense parce qu'il a des mains"*.

Il y a cette notion de pays, j'y reviens encore, qui n'est pas simplement le pays de la campagne, le pays de la ruralité, mais le pays de la ville, le pays de l'urbanité, ou de ce qu'il serait souhaitable qui se passe dans la ville, et qui quelquefois est le contraire de l'urbanité.

Il y a, et cela a été esquissé, à travailler sur ce nouveau type d'oralité qui se présente. De ce qu'on pourrait appeler l'oralité télévisuelle. Il y a beaucoup à faire. J'aimerais savoir si l'enthousiasme de Marcel Jousse pour la télévision serait aujourd'hui le même que celui qu'il montrait quand il a vu poindre cette invention remarquable.

Et puis il y a l'internationalisme de Jousse. Jousse n'a jamais mis les pieds en Afrique noire, et vous avez vu la manière dont Mamadou Koné en a parlé.

La conclusion de cette soirée pourrait être prolongée, si au lieu d'être pris par le temps, nous savions prendre notre temps. Mais maintenant je vous suggère de la prolonger autour d'un verre, ici dans ce sanctuaire de l'UNESCO.

# **L'actualité de Marcel Jousse**

**Vie et oeuvre**

**Témoignages**

## Vie et oeuvre de Marcel Jousse

par Pierre SCHEFFER

Je vais vous présenter rapidement la vie et l'oeuvre du Père Jousse.

Je vous invite d'abord à regarder avec attention son buste. Il est présenté de profil. Il parle beaucoup plus ainsi. Vous voyez ce menton plein d'énergie farouche. Les témoins qui parmi nous ont suivi ses cours retrouvent sûrement dans le creux des sourcils et des cils, cette façon qu'il avait, paraît-il de prendre possession de son auditoire, quand il entrait "en scène" pour ses cours. On devine aussi sur les lèvres une certaine ironie.

Si j'ai tenu à commencer mon intervention par ce buste, c'est parce qu'en lisant à la suite l'ensemble de ses cours, je suis tombé sur le passage suivant, qui date de février 1944.

Un jour il dit à son ami sculpteur Mr de Chastenay (qui suivait tous ses cours) : "Ah j'aimerais bien voir comment vous vous y prenez pour sculpter". Et son ami lui répondit "Eh bien venez dans mon atelier, comme ça, je vous procréerai vous, et vous verrez comment je m'y prends". Et c'est ainsi que ce buste a été fait.

Le buste terminé, voici ce que Jousse en dit : "Ce qui m'a frappé, c'est le sentiment d'angoisse qui jaillissait de ce masque de professeur, et je me suis demandé pourquoi ce visage est-il si angoissé, alors qu'il est en même temps tellement ironique".

A cette question sur l'ironie angoissée, ce jour-là, il n'a pas répondu. Mais on peut trouver dans l'ensemble de son oeuvre des éléments de réponse, et vous en avez trouvé un tout de suite dans le cahier qui vous a été remis.<sup>1</sup>

"Notre civilisation de style écrit a un péché capital qui est un péché originel. Elle croit qu'elle est la civilisation par excellence, la civilisation unique. Tout ce qui ne rentre pas dans sa page d'écriture est pour elle inexistant".

---

<sup>1</sup> Cahier préparé à l'occasion de la parution en anglais du "Style Oral" de Marcel Jousse - Unesco 22 et 23.11.91, p.51

Ce petit paysan sarthois, né dans une culture et dans un groupe paysans, où la plupart des gens étaient illettrés - il est né en 1886 - quand il arrive à Paris, doit se poser la question "comment vais-je pouvoir faire passer mon message chez tous ces intellectuels parisiens à qui je vais m'adresser, pour qu'ils sortent de leur équation terrible : illettré égal inculte".

Alors il emploiera souvent l'ironie.

A l'époque on parlait beaucoup des civilisations primitives. A un moment cela nous a gênés. Nous avons remplacé cela par "pays sous-développés" Etait-ce mieux ? On a corrigé à nouveau : "pays en voie de développement". Arrivons-nous à nous échapper de notre complexe de supériorité ?

Lui, il reprend ce terme de primitif et le renvoie à ses auteurs, en leur disant. "Vous êtes des plunitifs". Quant au peuple dit "primitif" il invente pour eux dans son premier ouvrage, dans sa première synthèse anthropologique, le terme de peuple "encore spontané". Voilà donc le ton pour le professeur ironique, anxieux, angoissé, et piquant.

Mais il y avait aussi un autre homme en lui, il y avait un autre langage. Je pense que s'il n'y avait eu que ce premier langage, on ne serait pas là aujourd'hui pour se réunir autour de son oeuvre.

Il y avait le langage du chercheur scientifique, patient, prudent, obstiné qui essaie de dégager les lois fondamentales de l'intégration des connaissances, et de la communication des mêmes connaissances chez les peuples qui n'ont pas l'écriture à leur disposition.

Je vous invite à lire avec attention les pages du fascicule<sup>2</sup> que vous avez entre les mains, où dix ans après la parution du "Style Oral", en 1934, il parcourt rapidement ce qui a été son itinéraire, qui l'a conduit depuis son enfance à sa première synthèse : "Le Style Oral". Et là vous avez vraiment le chercheur scientifique qui s'exprime. Je ne vais pas tout évoquer. D'ailleurs vous aurez le temps de le parcourir chez vous. J'exprime simplement deux points qui me paraissent particulièrement importants :

Le premier, c'est que dans son enfance sarthoise, il a connu un milieu illettré, et ces paysans illettrés, il les a trouvés extrêmement fins, intelligents, ayant une culture à eux, qu'il a pu découvrir dans les veillées paysannes. Une culture orale, une culture gestuelle par leur service du vivant, animal ou végétal, et puis surtout celle qu'il a reçue sur les genoux de sa maman.

Sa maman à moitié illettrée connaissait par coeur quantité de cantilènes, de contes, de récits et surtout des textes d'évangiles, que ce petit gamin a reçu entre 0 et 6 ans, sur des mélodies. Cela correspondait à l'ensemble des textes d'évangile du dimanche de ce temps-là. Nous n'avions pas l'année triennale d'aujourd'hui.

Il faut ensuite le retrouver en 1917, il est en train de faire la guerre de 1914-1918 comme officier artilleur. On l'envoie aux Etats-Unis en 1917 au moment de l'entrée en guerre des Etats-Unis pour former les artilleurs américains.

---

<sup>2</sup> Cahier préparé à l'occasion de la parution en anglais du "Style Oral" de Marcel Jousse - Unesco 22 et 23.11.91, p. 11 et 21

Il a parmi ses élèves deux indiens, et pendant des pauses assez longues, il va dans leur réserve et il découvre leur culture qui le fascine, notamment la capacité qu'ils ont quand ils ne se comprennent pas oralement, d'ethnie à ethnie, de communiquer par un langage gestuel déjà très élaboré.

Ceci va jouer un rôle très important qu'il évoque dans le "Style Oral". Ensuite, c'est une longue période de grands succès que je n'ai pas le temps d'évoquer. Simplement deux têtes pensantes de l'époque, deux philosophes, Blondel le catholique, et Bergson le juif, disent à quel point ils s'intéressent à sa première oeuvre : "Le Style Oral".

Les milieux de la poésie pure dialoguent beaucoup avec lui autour de Brémont, d'André Spire que l'on vient de republier ces temps-ci. Les médecins, des médecins-psychiatres qui s'intéressent en particulier aux déformations de la parole humaine et reçoivent de lui une recherche qui intègre l'expression humaine dans sa globalité sans oublier le corps.

C'est l'époque aussi où il compose des récits évangéliques pour donner aux mamans de France la capacité de transmettre à leurs enfants ce que lui-même avait reçu sur les genoux de sa maman.

Il y a aussi de gros problèmes, des conflits: le pape Pie XI l'a reçu à bras ouverts en 1927 à Rome et a approuvé son travail, mais en 1931-1932 à la suite des manifestations au théâtre des Champs-Élysées où ses récitatifs d'évangiles chantés, gestués sont montrés au grand public parisien, l'archevêque de Paris fait savoir qu'il n'apprécie pas beaucoup qu'on ose mettre des gestes sur l'évangile. A l'époque cela paraît blasphématoire. Il est donc obligé d'arrêter cette expérience et cette recherche.

Je voudrais en venir maintenant à un troisième aspect de son message et de sa parole. Je vous ai dit que c'était un ironiste mordant, que c'était aussi un chercheur scientifique prudent qui avance pas à pas, mais c'est aussi de temps en temps un visionnaire.

A l'occasion d'une enquête qui avait été menée dans un lycée parisien en 1936 où plusieurs professeurs de lettres s'étaient associés pour envoyer des élèves voir des adaptations cinématographiques de romans de Balzac en disant: "Cela leur donnera peut-être l'idée de lire les-dits romans".

La proportion de ceux qui, à la suite du film, avait lu les romans était infime. Grosse déception des professeurs. Alors Jousse dit dans un cours en 1936, où il évoque ce fait : "Quand nous aurons les générations télévision, que va-t-il se passer ? Eh bien, cela va nous donner des jeunes qui naissent dans une culture qui restitue à tout moment l'expression humaine globale avec l'expression du visage, le ton de la voix et éventuellement des mouvements des mains et du corps tout entier. Alors ces jeunes qui vont grandir là dedans, vont trouver qu'à côté, l'écriture est un résidu d'expression mort et mortifère, et cela les intéressera de moins en moins, et vous n'y pourrez rien. Il faudra bien que vous soyez capables de gérer cette évolution".

Je vous mets au tableau deux enquêtes de l'INSEE menées en 1967 et en 1987 sur le nombre de français qui lisent plus d'un livre par mois. Ensemble de la population : 32% en 1967, 31% en 1987, c'est donc resté stable, mais les 14-24 ans sont passés de 42% à 27%, les 60 ans et plus, de 18% à 25%.

Vous voyez donc que la diminution considérable que l'on constate au niveau des 14-24 ans est compensée par l'augmentation du troisième âge.

Devant ce fait, je voudrais évoquer l'expérience d'une institutrice de grande maternelle. Elle commence sa retraite aujourd'hui. Elle a travaillé dans un milieu défavorisé d'une grande ville de France, et a constaté justement cette évolution dès l'année 1970.

Elle s'est dit : "au lieu de pleurer, agis!" Et elle a appris l'art d'être conteuse c'est à dire de transmettre un texte à des enfants sans lire dans un livre, un texte donc dûment mémorisé et en ajoutant quelques gestes.

Elle commençait les années avec des textes courts, elle terminait les années avec un grand texte fondateur de notre culture. Une année ce fut Tristan et Yseult, une autre, Merlin l'Enchanteur etc. Et quand un épisode plaisait beaucoup aux enfants elle leur faisait reprendre oralement avec le support de certains gestes et elle constatait qu'à ce moment là, elle améliorait considérablement leur vocabulaire actif. Je dis bien actif, et non passif.

Pour conclure, je voudrais citer une réflexion d'un journaliste actuel Marc Funaroli, dans Le Point, dans ce dossier qui vient de paraître et intitulé "Vive l'écrit", où contrairement au titre, dans leur ensemble, les intervenants de ce dossier font une analyse très équilibrée entre l'image, l'oral et l'écrit.

Voici ce qu'il nous dit :

"Aujourd'hui, on semble prendre conscience en France du désastre pour la langue et pour la pensée qu'entraîne la plongée dès l'enfance dans un bain d'images et de sons mécaniques".

Mais ce n'est pas en brandissant devant les foules, le livre, la lecture comme des totems magiques que l'on conjurera le péril.

La vraie et la seule action ne peut avoir lieu que dans l'éducation de la parole, d'une parole vraiment incarnée et appropriée au dialogue.

Et en vous disant cela, le prêtre jésuite que je suis, ne peut s'empêcher de faire remonter en lui, et je fais ici un écho à ce que nous disait Marc Gilmer : au commencement était le verbe.

Vous connaissez la suite, qui est signée Saint Jean dans le quatrième évangile : "Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous".

Il ne s'est pas fait papyrus.

## Témoignage d'Edgard Sienaert

Des extraits de cours donnés par Marcel Jousse sont présentés dans le cahier qui vous a été distribué sous le titre : "Refaire des civilisations"<sup>1</sup>. D'autres participants montreront aujourd'hui et demain, que ce voeu et cette volonté sont au coeur même de toute l'oeuvre de Marcel Jousse. Quant à moi, je voudrais montrer comment la traduction en langue anglaise de la première partie de cette oeuvre peut contribuer à l'exécution de cette vaste tâche proposée.

Il est évident que les travaux de Marcel Jousse sur l'oralité, qui sont essentiellement multidisciplinaires, ouvrent des voies d'exploration à une multitude de domaines de recherches, et qu'ils trouvent des applications dans une multitude d'aspects de la vie pratique. Je me limite à deux exemples :

- En histoire, l'exploitation des sources orales a permis de réécrire de larges pans de l'histoire de l'Afrique du Sud, jusqu'à récemment fondée presque exclusivement sur des documents écrits, et reflétant donc le point de vue de ceux qui possédaient l'écriture, et qui s'en sont souvent servi comme d'une arme.

- L'ethno-botanique permet de rapprocher la médecine traditionnelle des sangomas, de la médecine moderne occidentale, rapprochant ici encore le monde de l'oralité et de l'écrit.

Mon propos est de montrer l'importance d'une connaissance de l'oralité, et donc de l'oeuvre de l'éclaireur que fut Marcel Jousse dans le domaine concret où je travaille à savoir, pour l'éducation, en Afrique du Sud, et plus précisément encore, dans la région du Natal-kwazulu où est située l'université où j'enseigne.

Pour cela j'esquisserai, premièrement un tableau de la situation de l'éducation dans cette région, je dirai ensuite un mot des voies de redressement proposées, et j'essaierai, pour terminer, de cerner la fonction et la signification de l'oeuvre de Marcel Jousse pour cette action.

Je vous assène quelques chiffres : La population du Natal-kwazulu est pour 35% urbaine. Dans ces zones, il y a suffisamment d'enseignants assez bien qualifiés.

---

<sup>1</sup> Cahier préparé à l'occasion de la parution en anglais du "Style Oral" de Marcel Jousse - Unesco 22 et 23.11.91 : à partir de la page 49.

Pour le Natal-kwazulu rural et les zones péri-urbaines, la situation est radicalement différente:

- . 71% des enseignants n'ont pas l'équivalent du baccalauréat.
- . 95% d'entre eux enseignent dans des écoles sans électricité et à des classes d'au moins 50 élèves, qui auront fait d'une à trois heures de marche pour aller à l'école.
- . 63% de ces élèves viennent de familles de 5 enfants au moins, et d'un environnement où il n'y a pas le moindre livre.
- . 39% des enfants ruraux n'iront jamais à l'école, et ceux qui y vont n'y restent pas longtemps. 3/4 d'entre eux quittent après 5 ans, et doivent être considérés comme fonctionnellement analphabètes.
- . 4% iront en secondaire,
- . 1% en tertiaire.

Les programmes ne sont pas adaptés. Il n'y a pas de référence au monde rural, si ce n'est à la rigueur un cours en horticulture et en cuisine. La seule université située au coeur même du Zoulouland enseigne le latin et le grec, mais il n'y a pas de faculté d'agriculture.

Et la situation se détériore. Depuis 10 ans, l'économie rurale est en chute libre. Les écoles des grandes exploitations agricoles ferment sans qu'il y ait d'autres possibilités d'éducation. Les écoles qui restent doivent absorber des milliers d'élèves qui ont fui la violence politique, et puis, paradoxalement, quand l'enseignement est bon, il tend à vider la campagne de ses meilleurs éléments, car les bons élèves n'ont qu'une seule aspiration: quitter la campagne pour la ville. Et finalement, il y a un désintérêt assez généralisé devant la situation. Toute l'attention des milieux éducatifs industriels et politiques se concentre sur les zones en plein essor, c'est-à-dire les zones urbaines.

Le clivage entre villes et campagnes, entre pauvres urbains et pauvres ruraux ne fait que s'accroître. Et en cela, l'histoire de l'Afrique du Sud se répète. Depuis son entrée dans l'histoire moderne, dans l'histoire écrite, c'est à dire depuis la deuxième moitié du 17<sup>e</sup> siècle, l'Afrique du Sud a été un pays divisé. Le grand danger à présent est que la nouvelle Sud-Afrique, Afrique du Sud qui est en train de se faire, reste divisée cette fois-ci entre un pays rural et un pays urbain. Alors que faire ?

Il y a plusieurs années maintenant que l'université du Natal a fait sa crise, et sa prise de conscience sociale. Elle s'est alors déclarée être au service de la communauté au sein de laquelle elle est située. On voit que cette louable et honnête déclaration de principes n'est pas dépourvue d'ambiguïté, car de quelle communauté s'agit-il ?

Et c'est un fait que notre université joue constamment sur deux tableaux : celui du principe d'excellence qui oblige à maintenir un niveau d'enseignement et de recherche adéquat, et celui de l'engagement social immédiat qui prend forme entre autres dans un nombre croissant de programmes d'alphabétisation, car c'est ici en fin de compte que se situe l'enjeu fondamental et le problème fondamental.

Je cite la définition du mot "alphabète" élaboré par une commission de l'UNESCO en 1962 :

“Un alphabète est une personne qui a acquis les connaissances et compétences indispensables à l'exercice de toutes les activités où l'alphabétisation est nécessaire pour jouer efficacement un rôle dans son groupe et sa communauté, et dont les résultats atteints en lecture, en écriture et en arithmétique sont tels qu'ils lui permettent de continuer à mettre ses aptitudes au service de son développement propre et du développement de la communauté, et de participer activement à la vie de son pays.”

Alphabétisation signifie donc “POUVOIR”, pouvoir sur soi-même, c'est-à-dire indépendance et auto-détermination de l'individu, et pouvoir économique et socio-politique de cet individu dans sa communauté et dans son pays. S'il est un pays où cette définition se vérifie, c'est bien et de façon tragique, l'Afrique du Sud.

L'infériorité de l'enseignement réservé à la population noire était la pierre angulaire de tout l'édifice de l'Apartheid. Le résultat de cette politique qui a été menée tambour battant pendant 40 ans est un désastre éducationnel dont le redressement exigera des mesures draconiennes. Mais dans toute évolution et dans toute révolution, il y a gain et perte, le progrès consiste évidemment à minimiser les pertes et à maximiser les gains.

Or justement, en matière de programmes d'alphabétisation, l'oeuvre de Marcel Jousse peut être doublement utile, et même d'importance capitale, d'abord comme avertissement, ensuite comme enseignement, car en matière de programmes d'alphabétisation, Jousse a quelque chose à nous dire du point de vue moral, et du point de vue pratique.

#### Du point de vue moral d'abord :

Les programmes d'alphabétisation doivent combattre l'analphabétisme dans une société où l'avancement social n'est pas possible, si on ne sait ni lire ni écrire, mais il faut que l'alphabétisation se fasse dans le respect de la dignité humaine de l'individu et donc dans le respect de sa tradition.

Il est impératif dans les campagnes d'alphabétisation de ne pas se tromper d'ennemi, et l'ennemi c'est l'analphabétisme. L'ennemi ce n'est pas l'oralité.

L'oralité est un système de valeurs, d'idées et d'expériences constituant une vision du monde cohérente qui est transmise et renforcée par la tradition qui la porte. L'oralité risque d'être confondue avec l'analphabétisme par l'introduction et la généralisation de l'écriture.

La personne orale devient analphabète dans une société alphabétisée. Elle devient socialement marginalisée dans la mesure où son système de référence, l'oralité, est remplacé par un autre système de référence : l'écrit.

Tout le défi pour les programmes d'alphabétisation consiste à introduire en milieu oral une nouvelle technologie, l'écriture, qui est une technologie révolutionnaire, dans le respect des structures mentales et des valeurs morales et culturelles de l'oralité.

Le rejet du passé, de la tradition, d'un mode de vie dans son ensemble, souvent accompagné de l'abandon des terres ancestrales, tout cela sans intégration véritable, dans un mode de vie nouveau, dans un nouveau tissu social, ne saurait aboutir qu'à une nouvelle marginalisation de l'homme oral, devenu semi-alphabète dans un milieu d'écriture intériorisée.

Pour que l'alphabétisation ne risque pas de remplacer la pauvreté matérielle rurale par la misère morale urbaine, comme c'est trop souvent le cas, il faut connaître et reconnaître l'oralité, d'où l'actualité de cette injonction de Marcel Jousse et je le cite :

*“On ne peut comprendre les différents milieux ethniques que par une connaissance profonde de l'anthropologie du geste expressif et rythmique. Nous avons compris qu'un grand travail était à faire, d'abord de nous débarrasser de notre particularisme excessif, et essayer de nous infléchir aux autres civilisations. On a été à la découverte des continents, maintenant il s'agit de découvrir les hommes et de les découvrir dans ce qui est le plus profondément eux-mêmes : leurs traditions”.*

Le premier apport de Jousse est ce rappel incessant dans son oeuvre, du respect de la tradition de l'autre, ce qui est un devoir moral et une question de probité intellectuelle.

#### Du point de vue pratique ensuite :

Son deuxième apport a trait à l'efficacité des programmes d'alphabétisation. En effet, un enseignant est efficace, et son enseignement durable, dans la mesure où il a compris le mode de pensée et d'apprendre de l'enseigné. Enseigner une matière étrangère par des méthodes étrangères, c'est doubler la difficulté et donc les risques d'échec. C'est aussi se décharger de ses responsabilités sur son élève en l'obligeant, lui seul, à faire tout le chemin de l'oral à l'écriture au lieu de venir à sa rencontre pour l'accompagner dans son passage de l'oral à l'écrit. Et dans cette tâche, l'enseignant ne trouvera meilleur guide que Marcel Jousse dont le “Style Oral” depuis maintenant soixante cinq ans, n'a pas été remplacé.

Dans une première partie du “Style Oral”, Jousse montre que le style oral c'est l'homme même, puisque les bases en sont anthropologiques. Le style oral est l'expression naturelle de l'homme resté naturel. Dans une deuxième partie, Jousse en parcourant les traditions orales à travers le temps et à travers l'espace, donc dans le monde entier, montre quelles sont les caractéristiques de ce style oral global. Ainsi cet ouvrage valorise l'oralité dans son essence et dans son existence, c'est-à-dire que le style oral est le style de l'homme, et c'est le style de tout homme.

#### Je conclus :

La traduction en langue anglaise du “Style Oral” de Jousse s'imposait, pour que cet ouvrage puisse servir au plus grand nombre de chercheurs en oralité et d'hommes de terrain travaillant en milieu oral, car personne n'est plus éloigné du nombrilisme universitaire que Jousse. S'impose maintenant la traduction de ces autres ouvrages de Jousse, publiés sous le titre : “L'anthropologie du geste”, et qui sont le “précipité” de cinquante années de réflexion sur les thèses et les conclusions exposées dans le “Style Oral”.

L'investissement intellectuel et financier de cette entreprise serait infime par rapport à son rendement éducationnel.

Plus qu'un service à rendre, c'est un devoir à accomplir.

Comme le dit Jousse :

“C'est par la pédagogie qu'il faudra commencer le travail.”

Encore faut-il fournir à cette pédagogie l'outillage nécessaire !

## Témoignage de Jean-Marie Meyer

Je préparais cette brève intervention, lorsqu'un de mes enfants s'approche de moi et me dit, "Papa, il y a quelque chose qui passe dans le ciel,". Alors je lui dis : "Qu'est-ce que c'est ?". Ce petit garçon me dit : "Eh bien, justement je ne sais pas trop". Il passait un hélicoptère.

Alors je lui dis : "Dis donc, Vincent, c'est quoi un hélicoptère ?" Et le petit bonhomme s'arrête et me dit : "C'est un avion, avec quelque chose qui tourne au-dessus, comme ça".

J'avais lu Jousse, et j'avais bien compris que les gestes, c'était quelque chose d'essentiel. J'avais lu Jousse, car je cherchais à comprendre ce qu'est la connaissance et je cherchais à mieux saisir le lien entre connaissance, corps et langage. Et dans la vie, je veux dire dans la vie de famille, cela m'était une nouvelle fois révélé.

Et puis, comme un fait exprès, à la fin de la journée, car il y a plusieurs enfants dans la famille, ma petite fille s'approche et me dit : "Dis Papa, il faut que tu m'aides à mettre mes chaussures". Alors je commence à l'aider. Et elle se met en colère, excédée parce que je ne pouvais pas mettre ses chaussures, et elle me dit : "J'en ai marre, mes chaussettes coulent !".

J'ai trouvé cela extrêmement intéressant, car je ne sais pas s'il vous arrive encore de mettre des chaussettes, lorsque les élastiques sont de mauvaise qualité, au bout d'un certain temps, parfois court d'ailleurs, ça tombe. Et l'enfant lui, redonnait le geste au travers du mot.

Ces deux petites histoires pour dire que ce que Jousse m'a apporté, c'est bien sûr un certain nombre d'interrogations et de nourriture sur le plan intellectuel, mais, et c'est le ton que j'entends donner à cet exposé très bref, c'est aussi quelque chose comme un moyen pour faire des liens.

Pour un philosophe, la grande question est de savoir avec qui on parle et pourquoi ?

Avec les morts, qui sont profonds souvent, notamment les grecs, mais qui sont déjà bien vieux, semble-t-il, ou bien avec les vivants, mais alors il y en a tellement que l'on ne sait plus trop avec qui parler.

Jousse est, je crois, un témoin du fait qu'il ne faut rien négliger et

que l'enjeu de la philosophie, c'est la véritable actualité.

Non pas l'événement, mais l'avènement de ce qui est réel.

J'ajoute pour ce qui me concerne, la vie d'un professeur, c'est la vie d'un pédagogue, et je résumerai la difficulté de la façon suivante surtout quand on enseigne la philosophie: on a un peu le sentiment qu'à l'école, on pense, et vous savez comme moi que lorsque les professeurs pensent, les élèves dorment.

Mais ce professeur devient de temps en temps parent. Alors à la maison que fait-on surtout lorsqu'il y a quelques enfants?

Eh bien on s'agite ! Et lorsque les parents s'agitent, les enfants s'exitent.

Et je n'arrivai plus trop à faire l'unité, car je crois que la grande histoire de la vie, c'est de faire l'unité.

Or ce que Jousse m'a apporté, c'est cette attention à la redécouverte des rythmes.

Si je ne voulais laisser qu'un seul mot je donnerai celui-là.

Et du côté de la famille, et du côté de l'école.

A l'école, il me faut faire attention à ce que la démarche que j'entreprends, je ne l'entreprenne pas seul.

Un professeur est un guide; un guide est celui qui marche devant. Il doit faire attention à ce que tout en marchant devant, il ne marche pas tout seul.

Et pour ne pas marcher tout seul, il faut constamment revenir à son auditoire et s'assurer qu'on est bien dans les mêmes traces.

Cela, on ne peut pas le faire si on est pas attentif au rythme selon lequel on écoute et on assimile.

Il est bien connu que pour les petits enfants il faut des petites séquences.

Eh bien, pour les grands enfants, pour mes étudiants, il faut des séquences un peu plus grandes, mais il faut aussi des séquences.

Se taire, les renvoyer à eux-mêmes, les détendre, repartir.

Et souvent dire aux élèves : ne me doublez pas. Suivez-moi.

Pour ce qui concerne la famille, c'est très simple, il m'arrive souvent d'emmener les enfants à l'école le matin.

Je ne sais pas quelle est votre expérience à Paris, mais la mienne est toute simple. Les parents marchent, les enfants courent. Pour une raison très simple, c'est que un pas d'adulte, c'est 0.80m, un pas d'enfant vous divisez par deux.

Rythme encore une fois. Si je veux que mes enfants ne courent pas, il faut que je marche lentement et ça m'agace car je n'ai pas le temps.

En revanche, observez ce qui se passe en fin d'après-midi et lorsque les grands-mères vont chercher les enfants à l'école.

Il n'est pas facile de savoir qui des deux trotte à côté de l'autre, parce que précisément, ils sont davantage accordés dans le rythme. Et c'est d'ailleurs pourquoi ils se connaissent plus facilement.

Vous avez remarqué que il y a souvent un accord, une

connaissance, profonde au-delà des mots, des enfants à l'égard des grands-parents qui passent par-dessus les adultes.

Cet accord est lié au rythme de leur vie.

Alors je voudrai tout simplement conclure comme philosophe, et je voulais réfléchir sur la connaissance, le corps et le langage.

Connaître, c'est toujours rejoindre l'autre.

Et je me suis rendu compte que Jousse était dans ce domaine un maître sûr.

Il fait réfléchir sur le sens des mots, la racine des mots, racine profonde dans le sol.

Je me suis rendu compte que l'intelligence, c'est tout à la fois "intus legere", creuser, retrouver les racines, et en même temps saisir.

Avez-vous saisi ?

Le défi que Jousse a pour moi encore "exaspéré" si je puis dire, c'est l'unité dans la vie intellectuelle, c'est-à-dire dans la vie tout court.

Demain je m'efforcerai de creuser ce thème en prenant Jousse comme centre de référence, entre Aristote et René Girard.

Je vous remercie.

## Témoignage de Jean-Paul Houdusse

Si l'oeuvre du professeur Marcel Jousse n'est pas toujours bien connue des Compagnons du devoir, son étude fournit pourtant l'explication de la justesse de la pédagogie pratiquée par le compagnonnage depuis des siècles, et qui demeure d'actualité, même si les métiers ont connu des évolutions importantes.

La préhension des gestes d'un métier, la pédagogie nécessaire pour en acquérir la maîtrise, le milieu de vie dans lequel doit se dérouler cet acte, tout reste d'actualité quel que soit le degré de développement technique du métier ou du milieu. Les écrits de Jousse sont pleins d'enseignement à ce sujet.

Le témoignage que nous voudrions apporter aujourd'hui se rapporte bien sûr au problème des métiers, et s'appuie sur deux points qui nous paraissent particulièrement importants : l'éveil ou la sensibilisation de la jeunesse envers les métiers d'aujourd'hui, la démarche de transmission des connaissances ou du savoir de ces métiers.

Le professeur Jousse a mis particulièrement en évidence l'importance de la période de l'enfance disant même: "A sept ans l'éducation d'un enfant est souvent terminée".

On saisit mieux l'intérêt de l'ouverture de l'enfant dès son plus jeune âge vers le milieu des métiers afin qu'il en fasse la meilleure appréhension.

Malheureusement dans nos sociétés occidentales très scolarisées, et notamment en France, cette ouverture va se faire souvent trop tard dans le cadre de l'école et par des gens qui n'ont qu'une approche livresque des métiers, alors que le milieu de vie est de moins en moins favorable à cette appréhension.

On n'assiste plus à ces vocations spontanées, nées de la connaissance précoce du milieu dans lequel il va falloir évoluer.

Ayant personnellement vécu cette expérience comme nombre d'hommes de métier de ma génération, le passage du milieu de l'enfance et de l'école à celui du monde du travail fut facile, ayant déjà acquis pour partie le langage, le maniement des outils simples, les connaissances du milieu de vie.

Il y a là une vérité à l'heure où prenant conscience des erreurs commises, on tente de manière artificielle de faire connaître les métiers par des conférences ou des carrefours-métiers et bientôt par des classes spécialisées au même titre que les classes de neige ou de campagne.

Les Compagnons du devoir sont persuadés de l'intérêt d'une approche précoce des réalités du métier.

Le paradoxe est que notre société admet qu'il faut débiter tôt pour acquérir la meilleure maîtrise d'une discipline intellectuelle, sportive, musicale ou autre. Elle ne l'admet pas pour le métier qui va pourtant être le support de la vie future.

La pédagogie de la transmission du compagnonnage s'appuie sur plusieurs éléments dont trois principaux repris ici parce qu'ils permettent la relation avec l'oeuvre de Marcel Jousse : le geste, le milieu et la manière d'acquérir le métier, et l'homme.

L'oeuvre de Jousse est particulièrement empreinte de l'importance du geste bien reçu, bien rejoué, dans ce qu'il appelle "le mimisme". Le geste, au sens de geste de métier, est particulièrement cher aux Compagnons, alors que l'évolution des métiers pourrait en faire craindre la disparition au profit de la machine dont le développement et les performances semblent n'avoir pas de limites.

Les Compagnons du devoir forment des hommes dans des métiers aussi différents que le tailleur de pierre ou le mécanicien outilleur.

Dans l'exercice du premier métier, le geste conserve toute son importance hier comme aujourd'hui et doit être acquis et pratiqué avec une extrême rigueur.

Dans l'exercice du second, la machine prolonge le geste de l'homme, lui permettant parfois d'accomplir des tâches qui ne pourraient pas être accomplies avec le simple geste manuel.

Dans ce cas, même si la nécessité s'en fait moins sentir, la pédagogie du Compagnonnage maintient un apprentissage rigoureux des gestes manuels élémentaires.

Cette démarche est indispensable à l'exercice de la dextérité bien sûr, à la formation du caractère et de l'intelligence gestuelle, mais aussi à la maîtrise des machines, c'est dire toute l'importance du geste bien reçu et bien rejoué qui est mis ici en évidence.

Là non plus, il ne s'agit pas d'un retour à un archaïsme qui n'aurait plus cours, mais d'une réalité qui permet de dire que la main sera toujours requise, à condition qu'elle soit bien formée et intelligente.

L'expérience prouve que les hommes de métier ayant reçu une solide formation de base, basée sur l'oral plus que sur l'écrit, sont les plus indiqués pour l'utilisation des machines et matériels les plus sophistiqués.

Le deuxième point sur lequel s'appuie la pédagogie du compagnonnage concerne le milieu d'acquisition du métier : les entreprises et les hommes.

Après avoir cru qu'il fallait d'abord acquérir les notions abstraites avant les notions concrètes, notre pays redécouvre tout l'intérêt d'une

formation alternée, où l'on met d'abord la jeunesse en contact avec la réalité.

Les Compagnons du devoir ont toujours conservé cette démarche, confirmant en cela ce qu'écrivait Jousse en 1954:

“Il faut que nous remettions les jeunes en contact avec les choses réelles vivantes. Il n'y a pas d'un côté la science et de l'autre côté le travail manuel, il y a le travail manuel, sur lequel on fait la science. Il sera toujours possible à des mains travailleuses d'être des mains “intelligentes” car chacun de ces gestes peut receler une découverte qui bouleversera le monde”.

Ces quelques mots d'une grande sagesse, puissent-ils être entendus aujourd'hui dans notre pays, mais aussi partout ailleurs où les erreurs d'une séparation profonde entre les métiers intellectuels et manuels, et par conséquent d'une orientation vers les uns plutôt que vers les autres ont laissé des traces qui mettront du temps à s'effacer.

Ce n'est pas faire preuve d'archaïsme que de parler ainsi, mais plutôt de tenir compte de réalités qui ont permis la levée de générations d'hommes de métier valeureux et l'accumulation d'un patrimoine inestimable.

Le troisième aspect, le plus important peut être de la pédagogie du compagnonnage est basé sur l'engagement du Compagnon à transmettre ce qu'il a acquis.

C'est la transmission de maître à disciple, de celui qui sait vers celui qui veut savoir. Elle a été pratiquée pendant des siècles dans nos sociétés occidentales dans le cadre de l'apprentissage par la relation entre le maître et l'apprenti.

On a voulu y substituer le professeur et l'élève dans un cadre qui n'est pas celui du métier : l'école. Cette démarche de transmission de maître à disciple nécessite bien sûr l'engagement réciproque des deux parties. Celui qui sait doit être disponible, accueillant, généreux. Cette démarche rend d'ailleurs à l'homme de métier sa fierté et lui permet de répondre à sa vocation première qui est celle de transmettre.

Il doit prendre en compte cet adage : “Un métier ne s'apprend pas il se prend.”

C'est la véritable transmission qui s'appuie plus sur le geste que sur l'écrit, qui se fait par le coeur et qui est sans doute sûrement la moins coûteuse.

C'est ainsi que s'est opérée pendant des générations la transmission des connaissances les plus essentielles.

Voilà les quelques témoignages que nous souhaitons apporter.

Pour conclure, nous voudrions dire que l'oeuvre de Marcel Jousse et notamment la partie consacrée à l'enfance, pour tout ce qui touche au geste et à la méthode de transmission des métiers, si elle ne constitue pas des réponses toutes faites, devrait au moins servir de référence ou de repère dans notre société occidentale en recherche dans le domaine de la formation des métiers.

## Témoignage du Père Rachid Abi Khalil

Je remercie toutes les personnes de l'association Marcel Jousse, et du Centre Catholique International pour l'UNESCO qui m'ont donné l'occasion, et même la chance de témoigner sur le style oral vécu au Liban.

Cette portion du proche Orient où ont coexisté et cohabité toutes les communautés chrétiennes, islamiques et juives avec la diversité de leur confession.

Je commence mon témoignage en montrant mon identité culturelle, essentiellement enracinée dans le style oral.

Je suis Rachid, paysan libanais, fils de Joseph le charpentier.

Je suis prêtre.

Je suis étudiant à la Sorbonne et je prépare une thèse de doctorat sur la notion de l'Esprit chez Saint Ephrem. Ce grand Père de l'Eglise qui vécut au 4ème siècle avait composé une oeuvre théologique immense, une composition de style oral comptant une dizaine de milliers de vers qui ont un rythme, une rime et une mélodie. Cette composition d'Ephrem est en araméen, la langue de Jésus, Iéshoua de Galilée, fils de Joseph le charpentier.

Moi-même, j'ai eu la chance d'avoir appris cette même langue, celle de Iéshoua, dès ma petite enfance. Je la parle et je l'enseigne, et surtout je jubile quand je récite en chantant les mêmes paroles que Iéshoua lors de son dernier repas.

N'est-ce pas Jousse qui a dit dans son livre "Le Style Oral" : "Le style oral, c'est l'expression humaine pleine de gestes, pleine de mélodies, pleine de rythmes parce que pleine de pulsations organiques".

Ma mère, comme toutes les mères de mon village, m'a éveillé la mémoire par ses bercements qui ont accompagné mon enfance. Elle m'a enseigné oralement les berceuses inoubliables de mon village.

Je n'ai pas été à l'école pour apprendre le métier de mon père, charpentier. En observant ses gestes, ses mains qui créent et façonnent et son marteau qui résonne, j'ai appris à construire des maisons.

Et à force de forger on devient forgeron.

Je m'émerveillais, moi le lettré devant les paysans illettrés de mon village, les entendant réciter par coeur des centaines de versets bibliques.

Leur mémoire s'est beaucoup développée à force de fréquenter l'église pour sanctifier le jour du Seigneur.

Et je m'étonnais devant le Sheir de mon pays, en l'écouter chanter par coeur le Coran avec sa splendide voix.

Les moines de mon pays, par le travail de leurs mains et la sueur de leur front ont broyé les rochers de notre montagne pour les transformer en terre fertile et y planter les vignes, le blé, et les oliviers, symboles de notre joie.

Ces moines m'ont appris oralement les 170 mélodies des prières des heures, toutes différentes les unes des autres.

J'ai été pendant quatre ans le curé de mon village natal. Les paysans qui y vivent se connaissent parce qu'ils communiquent entre eux, par le style oral. Quatre années étaient pleinement suffisantes pour que je puisse connaître par coeur les 7 000 noms et prénoms de mes paroissiens.

Un jour j'apportais l'onction des malades à l'oncle Farès, un charpentier âgé, qui agonisait. Il était illettré.

A soixante ans, il avait appris à lire et à écrire pour mettre par écrit toutes ses compositions de style oral. Elles ont rempli trois livres.

Après l'avoir oint d'huile sainte, il s'est mis debout pour me remercier. Et je lui posai cette question : "Oncle Farès, as-tu vu un médecin ?" Et spontanément, en souriant, il me répondait en libanais par des gestes et des paroles qui ont du rythme et de la rime. Il disait, écoutez-bien !

Je traduis presque littéralement en français, en respectant bien le rythme et la rime; écoutez bien sa réponse dans votre langue :

"Une jarre en argile avait la tête brisée  
Le potier qui l'avait faite n'a pas pu la réparer  
Et le remède du médecin était pour elle sans effet  
Lui faut l'onction des malades apportée par le curé".

Je vais même vous chanter cela, parce que c'est basé sur des mélodies de Saint Ephrem.

C'est une composition orale à base de sept pieds ...

Aujourd'hui, c'est le 22 novembre. Savez-vous que c'est la fête de l'indépendance du Liban ? Mon cher pays meurtri depuis dix-sept ans par la guerre et délaissé par tous. Il attend sa liberté. Moi je ne crois pas au hasard. Le hasard pour moi, c'est bizarre. Je crois en la Providence en laquelle je mets mon espérance.

Si aujourd'hui l'UNESCO célèbre l'oeuvre de Marcel Jousse, c'est pour laisser Jousse nous parler et nous dire :

"Laissez les peuples de style oral découvrir leur identité et prendre conscience de leur propre richesse".

Car leur avenir est en eux. Et le Liban ressuscitera.

## Témoignage de Vladimir Dimitrievitch

Je dois vous dire d'abord que je ne suis pas un spécialiste de l'oeuvre de Marcel Jousse, mais au moment où l'on m'a demandé, et c'était hier soir, de dire quelques mots et de témoigner sur cette oeuvre, j'étais d'emblée engagé.

Mais engagé totalement. J'ai entendu une voix, j'ai entendu une oeuvre qui pour moi est salutaire, comme pour tous les émigrés, pour tous les migrants et surtout pour toutes les personnes venant d'un pays de civilisation certaine mais de civilisation moins forte que la vôtre. Moins élaborée. L'épreuve est très grande.

Je vous donne d'abord quelques points de repère et je vous dirai ensuite pourquoi cette épreuve est si forte.

Je suis né à Skopje qui doit ressembler à Beyrouth où plusieurs religions, plusieurs civilisations sont mises les unes en face des autres.

Je suis d'un milieu encore de civilisation orale, dans laquelle la poésie populaire est toujours très forte et très belle.

Je ne vais pas vous chanter les vers concernant les héros nationaux, ni la finesse de notre poésie lyrique. Tout le 19ème siècle européen s'est extasié devant cette merveille qui provient d'une mémoire collective.

Il est réel que ce mot collectif pour moi, qui suis un réfugié politique d'un pays tyrannique au régime tyrannique, donne une connotation qui est ambiguë.

Mais je crois à la communauté humaine, et je crois à la Sabornos Orthodoxe.

Je suis orthodoxe, et dans notre fond, l'oralité est une composante que l'on ne peut pas ignorer. Vous connaissez tous, provenant de la Russie, les "Récits du pèlerin russe", le chant intérieur qui accueille le mot, qui accueille le geste.

J'ai fait mes études primaires à un moment donné où la poésie populaire était la seule manière qu'avaient les enseignants, de nous lier à notre histoire et à notre passé, parce que tout le reste était mis dans une obscure salle que nous pressentions, mais où on ne pouvait rentrer.

J'ai ensuite eu une deuxième épreuve qui était encore plus délicate. C'était l'épreuve de venir d'un pays d'oralité, d'un pays qui est frontalier au

vôtre, la Yougoslavie, mais de ne pas participer culturellement à l'Occident tel que nous l'imaginons, parce qu'au moment, où, il y a 37 ans, je suis arrivé en Occident, ne sachant pas le français, j'ai éprouvé une pression de la culture qui était très très forte.

J'ai essayé avec beaucoup de peine, d'expliquer à mon entourage, que nous aussi, nous connaissons quelque chose, que nous aussi, nous avons une culture, que nous aussi nous avons traduit vos grands auteurs et que nous nous intéressons à vous passionnément.

J'ai le devoir en tant qu'éditeur, qui est un passeur d'une certaine manière, de faire le passage des deux côtés, mais au moment de faire cet exposé j'ai été hanté par une foule de choses.

Je me sens totalement engagé à bien étudier toutes ces choses qui me sont maintenant très proches et très chères.

J'ai lancé, comme l'orateur précédent, un appel : que l'on ne nous considère pas comme un jardin zoologique! Je voudrais vous dire que nous ne sommes pas des animaux bizarres, qui, de temps en temps, connaissent vos grands auteurs et votre grande culture, mais que nous sommes tout près de vous, et que nous vous ressentons complémentaiement.

Vous êtes arrivés dans un monde où la victoire de l'efficacité nous pèse beaucoup. Et nous essayons avec des gestes, mais avec des gestes cette fois-ci maladroits, qui ne sont pas remplis, qui ne sont pas connus, qui ne sont pas ceux de métiers, de faire ce que nous avons à faire chez vous.

Et je pense que si nous continuons comme ça, cela sera un désastre, une profonde incompréhension.

A partir de ce que j'ai entendu aujourd'hui, quand je vous vois ici autour de cette oeuvre que je commence à sentir, je pense qu'un grand espoir de faire, d'agir doit être établi entre ces deux mondes.

Je peux dire que ce monde orthodoxe a aussi quelque chose à vous transmettre: notre poésie, notre façon de faire, et puis un certain goût de la vie. Je ne peux pas rentrer dans les détails, parce que au fond il y a tant de choses à dire, à évoquer dans cet échange qui est pour l'instant un échange de mots, et non un échange de choses vécues et transmises.

Etant donné que le temps nous manque et que toutes les autres explications seront superflues, je voudrais lire un petit passage, auquel j'ai pensé cette nuit, et je vous le donne tel quel :

"...Puis en parlant de Moïse et de tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les écritures ce qui le concernait. Quand ils approchèrent du village où il se rendait, il fit semblant lui d'aller plus loin, mais ils le pressèrent en disant : "Reste avec nous, le soir vient et déjà le jour baisse", et il rentra pour rester avec eux. Or quand il fut à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, rompit le pain et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent. Et ils le reconnurent, mais il avait disparu devant eux. Ils se dirent l'un à l'autre : "Notre coeur n'était-il pas brûlant au dedans de nous, pendant qu'il nous parlait en chemin, pendant qu'il nous ouvrait les écritures?"

Que le coeur nous brûle.

## Témoignage de Mamadou Koné

Mon embarras est très grand de prendre la parole devant vous pour vous donner le témoignage d'un Africain du Mali sur l'enseignement magistral de celui que j'ai découvert dans le métro, dans les entrailles de la terre parisienne.

Carrefour des races et des civilisations, le métro parisien offre des spectacles fabuleux de la mécanique humaine. Les cultures les plus diverses circulent dans ses espaces souterrains. C'est dans ce trou de la terre que j'ai eu mon premier contact avec le professeur Marcel Jousse, à travers les pages d'un livre qu'un passager tenait entre ses mains, et sur lequel, clandestinement, j'ai porté mon regard.

Dans sa concentration, ce lecteur m'a entraîné avec lui. Nous avons passé toutes les stations jusqu'au terminus sans nous en rendre compte. Quelle concentration dans cet univers de bruit ! Avant de nous séparer, j'ai rompu le silence avec mon voisin de voyage métropolitain pour lui demander le titre de son ouvrage.

Dans sa précipitation, il me montra la couverture du livre, où je lisais : "L'anthropologie du Geste" comme titre, et comme auteur : Marcel Jousse, aux Editions Gallimard.

Etudiant à l'époque, une partie de ma bourse a été consacrée à l'achat des ouvrages de Jousse pour satisfaire ma soif d'apprendre, de savoir et de pouvoir. L'enseignement que j'ai reçu à travers ces ouvrages m'invitait à prendre en considération les richesses culturelles du peuple qui m'a donné mon identité.

La notion de peuple sauvage, de peuple primitif n'était plus pour moi source de complexes dans ce vaste mouvement de colonisation culturelle.

Un peuple qui perd sa vérité pour la vérité culturelle d'autrui devient un peuple esclave.

Fort des principes de l'anthropologie du geste j'ai oeuvré et continué toujours à oeuvrer pour le développement de la notion de fraternisation des cultures des peuples.

C'est ainsi que j'ai eu le privilège de laisser vagabonder ma curiosité pour saisir sur la pellicule photographique la diversité des richesses culturelles du Mali et des Maliens. L'UNESCO à Paris et les Nations-Unies à New-York ont servi au lancement de cette initiative. Une exposition photographique sur le savoir des paysans Maliens a été organisée sur plusieurs thèmes.

Le savoir des paysans reflète toute la morale, tout le bon sens et toute la science des travailleurs du sol, de ceux qu'on qualifie hâtivement d'ignorants et de rustres, mais qui tiennent dans leurs mains, hâlés par les intempéries, durcies par le rude contact du réel, la vérité de leurs gestes nourriciers, la science et la conscience de leurs richesses, de leur sagesse.

Le professeur Marcel Jousse nous dit que c'est dans la prise de conscience, par chaque individu, par chaque pays, de son identité profonde que se trouve le secret de la paix, de la véritable liberté.

Cette conquête de soi-même par la connaissance de soi-même, en soi-même, par soi-même est assurément un rude combat. Mais, dans ce combat, on n'est jamais vaincu tant qu'on ne veut pas l'être.

Jousse, créateur de l'anthropologie du Mimisme a séduit un grand africain à la Sorbonne, dans les années 50. Je cite :

“Depuis un quart de siècle, son magistral enseignement, en déterminant des prises individuelles de conscience n'a cessé et ne cesse de susciter des vocations. Par lui, et grâce à lui, certaines idées qui m'étaient chères et pour lesquelles j'avais rompu des lances contre le principe de l'assimilation ont reçu la confirmation éclatante que j'attendais.”

Cet auteur est Fily Dabo Sissoko, un homme politique, de grande culture, un des pionniers parmi les représentants de l'Afrique à l'école française. Il a reçu dans son village l'enseignement des rites qui incarnent les fondements de sa civilisation malinké. Parti de rien, il fut député de l'A.O.F. et ministre dans le gouvernement français vers les années 50.

Comme il le disait, Marcel Jousse, a été pour lui une révélation, et lui a permis une profonde prise de conscience.

Son livre “Sagesse noire” dédié à son professeur, est un témoignage excellent du savoir des paysans africains :

“Tu connais dix, ton partenaire connaît dix, n'essaye pas de lui imposer neuf.”

“Si tu trébuches des pieds, tu peux avancer, mais si tu trébuches de la pensée, tu ne peux avancer.”

“La civilisation de style écrit, nous dit Jousse, croit qu'elle est LA civilisation par excellence, la civilisation unique. Tout ce qui ne rentre pas dans sa page d'écriture est pour elle inexistant.”

L'écrivain, le chercheur traditionaliste Amadou Hampaté Bâ a émerveillé le monde des savants, des intellectuels et des universitaires par sa formule célèbre :

“En Afrique, un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle.”

Je vais terminer mon témoignage, car le temps est limité dans cet univers occidental; alors qu'en Afrique on prend son temps et tout son temps pour parler, pour se faire comprendre par ses semblables. La belle parole a le goût du miel délicieux.

Ceux qui ont quelque chose de consistant à révéler à leurs semblables prennent leur temps. Ceux qui inventent, ceux qui découvrent, découvrent dans la patience, le silence, la lenteur, l'angoisse.

Les sages en Afrique savent prendre leur temps pour enseigner des choses aux jeunes qui ont pour mission de continuer leurs oeuvres.

Jousse rappelait, citant Newton : “quarante années de calculs pour parvenir à une équation, c'est ça la science.”

Et le paysan Malinké dira que c'est “par la patience que l'on peut tirer des plumes d'un oeuf.”

On enseigne ce que l'on connaît.

On ne peut enseigner ce que l'on ne connaît pas.

La création des “universités paysannes” dans nos pays nous aidera, à rattraper bien des années de retard.

Voilà une idée naissante qui fait appel à des centaines de chercheurs africains et à des décideurs politiques dans nos pays, afin que le savoir de nos paysans devienne comme le sont devenues les sciences médicales, le patrimoine commun de l'humanité. Ce ne seront pas des universités de moindre qualité, bien au contraire.

La civilisation africaine aura sa part à ce renouveau, dans cette université paysanne.

Elle s'éveillera, se dressera, inventoriera ses richesses, ses acquisitions héritées d'un lointain passé et s'appropriera par ses propres moyens à se lancer vers un devenir.

“La première des priorités pour l'homme est de faire plaisir à son estomac.”

Le paysan africain réplique : “un esprit bien nourri est une source intarissable de solutions pour assurer à l'estomac un plaisir permanent”.

Appliquer aux africains les méthodes culturelles des occidentaux sans tenir compte de leurs richesses, de leurs traditions propres, ne peut avoir d'autre résultat qu'une hybridation intellectuelle. Celle-ci va à l'encontre des principes d'un développement solide de nos pays.

Les paysans africains aiment dire aux jeunes étudiants :

“Être instruit et intelligent font deux, si vous faites un pas du côté de l'instruction, il vous faut faire deux pas du côté de la vertu”.

Que chacun se connaisse lui-même, redevienne lui-même, prenne conscience de sa personnalité profonde, des richesses de ses traditions, des richesses de son pays. Cela permettra à chacun de s'orienter dans le grand mouvement de fraternisation culturelle.

C'est bien ce qu'a compris et exprimé un vieux paysan africain au cours d'une réunion de famille. On l'avait forcé à mettre son fils à l'école coloniale. Il fut un excellent élève. A la fin de ses études secondaires, il sortit avec mention honorable à la grande satisfaction de la direction de son établissement qui décida de l'envoyer à Paris, à l'école des blancs pour pousser plus loin ses études.

La famille devait donner son accord pour l'application de cette décision.

Le chef de famille convoqua sous l'arbre à palabres du village, tous les parents. Chacun prenant la parole par ordre d'âge et d'ancienneté, exposait le pour et le contre, pour que s'applique la décision de l'établissement scolaire.

Certains parents voyaient en cette décision une perte capitale pour la famille et pour la race noire de voir partir un des leurs, pour apprendre les réalités de la vie, dans une culture loin de leurs propres réalités.

D'autres, par contre, étaient fiers de la proposition de la direction. Ils voyaient un des leurs comme le porte-drapeau de leur culture dans une autre culture. Un honneur pour la famille et pour la race noire.

La discussion a été longue, très longue.

Le chef de famille, après avoir écouté tout le monde un par un, conclut la réunion par ces termes :

“Mon fils, je t'autorise à aller à l'école des blancs. Si tu vas dans cette école, là-bas, loin de nous et hors de nous, donne tes yeux à cette école, donne tes oreilles à cette école, mais ne donne surtout pas à cette école des blancs ton esprit, garde-le pour nous, pour ta famille, ton village, ton pays, et pour toute la race qui aura un jour besoin de toi pour se faire comprendre et se faire connaître pour le rayonnement de ses multiples valeurs”.

Mes excuses auprès de tous ceux dont l'esprit paisible a été dérangé par mes propos.

**Marcel Jousse**  
**et**  
**les sciences humaines**  
**et sociales**

## Fondements naturels du “style oral” de Marcel Jousse

par Xavier SALLANTIN

### L'archéologie du Langage gestuel

Je me propose d'explorer les fondements naturels du style oral de Marcel Jousse. En posant que sa théorie de l'enracinement gestuel de la transmission orale est naturellement fondée, j'entends qu'elle n'exprime pas un fait de culture procédant de conventions humaines arbitraires. Pour découvrir ces racines gestuelles, il faut feuilleter en remontant le temps, le grand livre de la Nature qui raconte la geste cosmique commencée voici quinze milliards d'années. On assiste d'abord à la genèse du langage des hommes primitifs s'élaborant peu à peu à partir des gestes fondamentaux hérités de l'animalité. Tournant les pages toujours en direction des origines, on observe ensuite la genèse de ce langage animal au sein des cellules vivantes où la communication gestuelle procède des gestes qui s'échangent plus en amont entre particules inanimées.

Cette exégèse mène jusqu'au noyau d'un langage gestuel primordial qui n'a rien de spéculatif car c'est paradoxalement celui que redécouvre et parle l'informatique moderne. Ce que l'on appelle les langages machines qui permettent à l'homme moderne de communiquer avec les ordinateurs ne sauraient être compris par ces automates si ces langages étaient artificiels ; ils empruntent leurs signes à la mécanique gestuelle que pratique la Nature telle qu'elle est créée, communicante dès le principe. Le paradoxe est dans ce bouclage entre l'Alpha du langage des gestes à l'état naissant et l'Oméga du langage des robots modernes auxquels la science tend à sous-traiter la fonction de communication. Ainsi, tandis que nous procédons à l'archéologie du langage gestuel en lisant, d'Oméga vers Alpha, le grand livre de la Nature, les techniques scientifiques de communication procèdent en sens contraire, d'Alpha vers Oméga, à sa réécriture lorsqu'elles s'efforcent de simuler et de restituer sur machine, de proche en proche depuis les origines, la prodigieuse geste cosmique des communications gestuelles. Le pèlerinage aux sources du langage est un périple.

Le langage humain n'est donc que la partie émergée d'un iceberg dont le langage infra-humain constituerait la partie immergée. Dans le temps qui m'est imparti, je me propose de limiter notre exploration à la seule étape constituée par l'émergence du langage humain à partir de l'infra-humain, au voisinage de la ligne de flottaison de l'iceberg. J'ai eu l'occasion, en 1987, lors du centenaire de Marcel Jousse, de traiter du substrat infra-humain dans une conférence sur laquelle je ne saurais revenir et dont on peut se procurer le texte.<sup>1</sup> L'ensemble de ces deux conférences condense à très grands traits les principales étapes de ce périple aux dimensions de l'histoire de l'Univers. Prolongeant l'anthropologie du geste de Marcel Jousse, et dans la fidélité à son inspiration, j'invite donc à un examen, nécessairement très bref, de l'archéologie du geste. Elle va nous faire découvrir que les lettres de notre alphabet sont les vestiges de pictogrammes primitifs, les fossiles d'un alphabet gestuel dont les traces affleurent encore bien visibles dans les mots des langues que nous pratiquons aujourd'hui.

### Langage naturel ou culturel ?

Bien entendu, Jousse ne disposait pas, au début du siècle, des données actuelles permettant d'explorer en amont de l'homme cette genèse naturelle de la mécanique gestuelle. Le *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure établissait alors en dogme le caractère conventionnel et désincarné du langage. Le *Style Oral* de Marcel Jousse heurtait de front cette orthodoxie linguistique en prétendant incarner ce langage dans des gestes physiques régis par des lois naturelles telles que le rythme-mimisme ou le bilatéralisme. Il faut dire que cette doctrine officielle de l'arbitraire du langage prévaut encore de nos jours où les seules entorses admises à cette exclusivité du culturel concernent les grammaires génératives ou structurales encore controversées et laborieusement élucidées, notamment par Noam Chomsky ou Claude Lévi-Strauss. A la rigueur, on concéderait que la grammaire a peut-être un fond naturel mais le vocabulaire reste du moins essentiellement conventionnel. Le *Style Oral* était en 1925 une provocation par rapport à cette conviction bien établie et il le demeure encore dans une large mesure aujourd'hui. Comme la plupart des novateurs, Jousse était un hérétique et je vais m'enfoncer dans son hérésie, persuadé de ce que sa réhabilitation est en cours, notre rassemblement ici en est un signe évident.

Car il y a des mystères qui interpellent de plus en plus linguistes et ethnologues. Par exemple des travaux extrêmement érudits, mettent en évidence aujourd'hui des parentés de vocabulaire entre des rameaux linguistiques réputés indépendants, sémitique, indo-européen, amérindien et chinois notamment. Dans un récent ouvrage remarqué sur "*L'énigme indo-européenne*" (chez Flammarion 1990), Colin Renfrew s'interroge sur l'hypothèse d'un foyer originel du langage et imagine diverses modalités de compénétration entre des civilisations géographiquement isolées. Il en est de même en ce qui concerne l'énigme de la parenté non plus des mots mais des mythes que soulève Lévi-Strauss. Dans son "*Histoire de Lynx*" (Plon 1991) il relève des similitudes entre la mythologie amérindienne et le folklore français et il pense que des colporteurs canadiens en sont responsables. Mais plus généralement, la psychanalyse a mis en évidence que toutes les civilisations ont en partage un fond commun d'archétypes que Young attribue à l'existence d'un inconscient collectif. Cependant le constat de ces

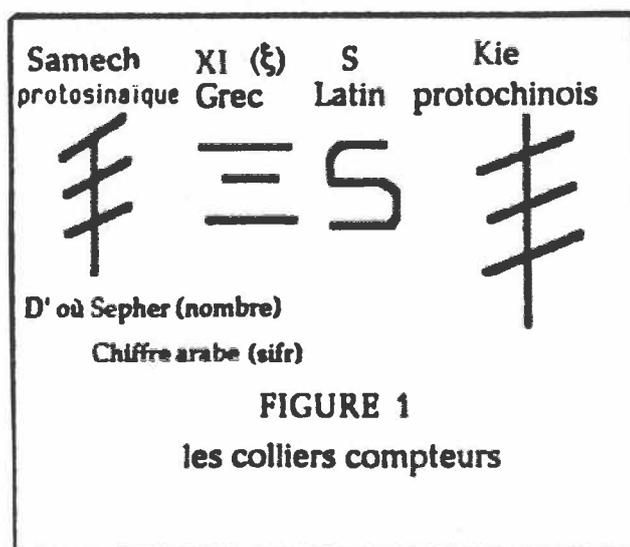
<sup>1</sup> L'anthropologie du mimisme et la science contemporaine, paru dans les cahiers Marcel Jousse (N°2).

cousinages reste synchronique , c'est à dire limité à une tranche très mince de l'histoire humaine ; un épais brouillard enrobe l'explication de cette intercommunication saisie en coupe diachronique de l'histoire depuis les origines ; on se paie de mots en invoquant l'inconscient si l'on n'éclaire pas la genèse de ces radicaux fossiles communs qui structurent l'inconscient depuis l'émergence de l'homo sapiens, voire de l'homo habilis et même avant.

## 1- L'ALPHABET FOSSILE

### Le collier compteur

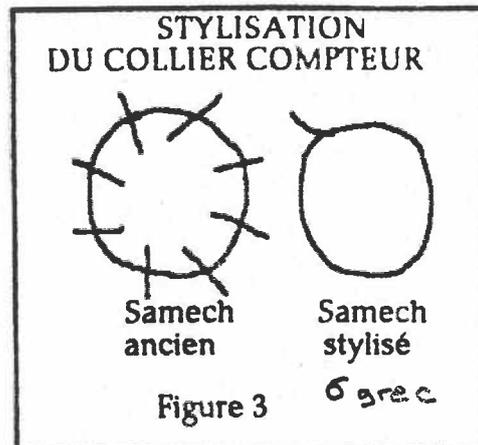
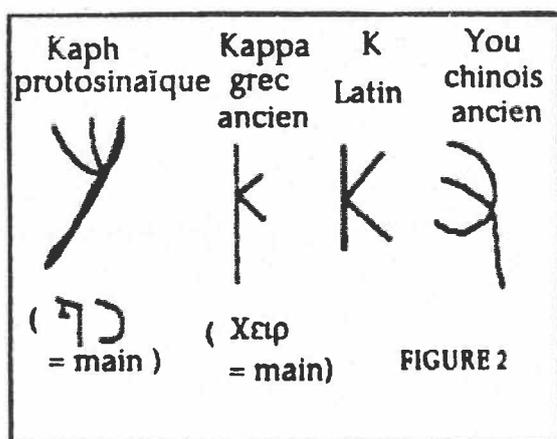
Je voudrais montrer à l'aide d'un échantillonnage nécessairement très restreint de ces radicaux fossiles comment la thèse de Jousse sur les racines gestuelles du langage me paraît très largement confirmée. Il est connu que les premiers signes d'écriture sont des signes comptables ; l'homme a eu besoin de consigner les dettes et les créances avec des encoches sur des bâtons, des noeuds sur des cordes ou des alignements de cailloux qui se disent calculus en latin et calculs en français s'il s'agit des cailloux de la vésicule biliaire . Le collier compteur cher à Jousse apparaît partout dès les premiers graphismes avec l'enfilage de trois coquillages ou cauris sur un fil, amorce d'un chapelet (Fig 1) qui a donné aussi bien le Samech protosinaïtique que le Xi majuscule(X) protogrec ou le Kie chinois (97C<sup>2</sup>). Il faut savoir que les trois barres de notre S majuscule latin sont les vestiges de ce Samech compteur d'où viennent le Sepher hébreu et le Chiffre arabe (Sifr). Si chez nous les mots Science, Savant, Sagesse, commencent par S, cela remonte au Savoir des premiers Scribes Savants Schématisant partout dans le monde les premiers bouliers. Avec cette lettre S moderne, nous sommes en présence d'un premier vestige fossile de l'écriture à l'état naissant. Et ce graphisme est le mimogramme d'un premier geste intelligent consistant à aligner ou à enfiler des marques unitaires dont l'ensemble définit un nombre. Avec cette ébauche de boulier, nous assistons en direct à la fabrication du concept de nombre chez les hominiens. Demandez donc à quelque animal savant d'en faire autant.



<sup>2</sup> Ces notations renvoient au numérotage des leçons étymologiques de Wiegner Kuangchi Press 1963.

### Trois doigts et plus...

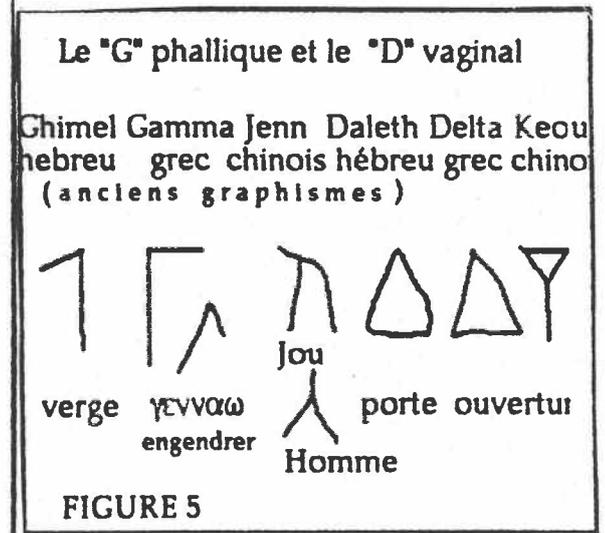
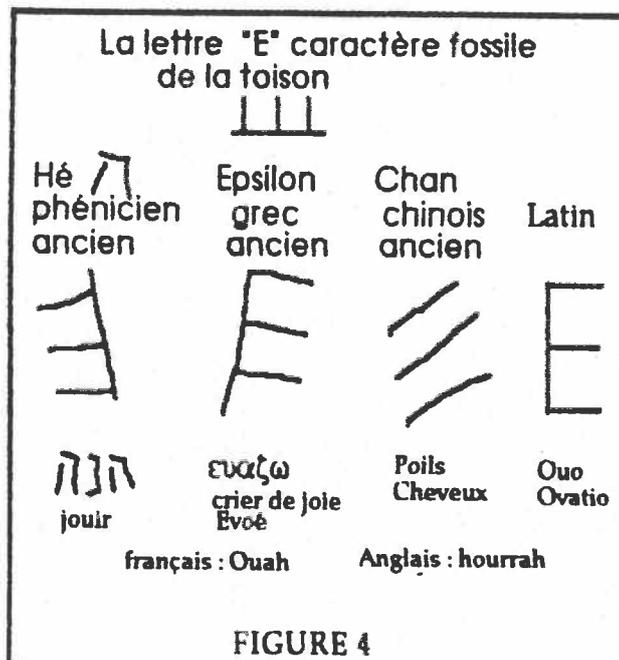
Il faut également savoir que si ces colliers ne comportent que trois perles, c'est parce que chez les primitifs la conquête du Trois s'identifie à celle du nombre ou du nombreux et signifie Trois et davantage. Plus tard, les Pythagoriciens reprirent à leur compte cette intuition du Trois en décrétant que c'était le nombre par excellence ; ο τριμνος. Et, de fait, il est nécessaire et suffisant de savoir compter jusqu'à Trois pour que toute l'arithmétique s'ensuive. Comme sur les tout premiers dessins figuratifs des enfants les mains des pictogrammes primitifs ont trois doigts et les chevelures trois cheveux. De même, la figuration de la main en protosinaïque -lettre Kaph- et en protochinois -caractère You - se réduit à trois doigts (fig 2) et notre K vient directement de cette main à trois doigts qui a laissé en grec la racine Ceir de la main (conservée en français dans la chiromancie ou dans la chirurgie). Ici le scribe en notant le son Ke a fait une faute d'orthographe combien pardonnable en confondant le Ki et le Kappa. De fait, en s'efforçant de noter graphiquement les phonèmes déformés par la transmission orale, ils ont multiplié les glissements phonétiques, ce qui fait qu'il est miraculeux que, après des millénaires de transmission orale, on puisse cependant souvent retrouver derrière le graphisme de nos lettres modernes les significations pictographiques premières. En même temps que ces glissements phonétiques se sont accomplis de multiples glissements sémantiques qui ont engendré l'extraordinaire diversité des langues par métaphore ou métonymie comme disent savamment les linguistes. Et cependant, je vais montrer que sous bien des mots que nous utilisons aujourd'hui subsistent encore à l'état fossile les mots composés par les primitifs.



En plus des fautes d'orthographe commises en transcrivant le langage oral, les scribes ont en stylisant commencé à algébrosier comme l'a très bien vu Jousse; ils ont peu à peu complètement perdu de vue que les caractères d'écriture - qu'on leur avait appris à l'école des scribes - étaient originellement des hiéroglyphes figuratifs. Par exemple en hébreu, ils ont laissé tomber les perles du collier protohébreu pour ne retenir que sa boucle (fig 3). Mais dites-moi, en quelle école enseigne-t-on aujourd'hui avec l'alphabet que le S est un caractère fossile figurant initialement un boulier, que le K est un caractère fossile figurant une main ?

### Le "E" poilu, le "G" phallique et le "D" vaginal.

Voici encore un caractère fossile, le E majuscule qui figurait à l'origine (Fig 4) une toison de trois poils dressés comme le Hé protohébreu, l'Epsilon protogrec et le Chan protochinois (62 A). Les sages barbus figurés sur les caractères chinois sont des braves à trois poils. En quelle école apprend-on que, phonétiquement, le son Eu de l'Euphorie ou de l'Euphonie hEureuse, vient de ce que les primitifs ont associé le Eu du rire au plaisir de la caresse du pelage. Ca n'est pas l'effet du hasard si plaisir, poil, pelage, pelote ont encore même radical PL. Le cri de joie bacchique, euoi où évoé grec, se retrouve dans le verbe latin *ouare* pousser des cris de joie d'où dérivent étymologiquement en français l'ovation, la joie et la jouissance. Les gamins d'aujourd'hui qui crient Ouah ! pour exprimer leur accord joyeux ne se doutent pas qu'ils renouent avec cet Eu fossile du langage naissant, vraisemblablement orgastique.



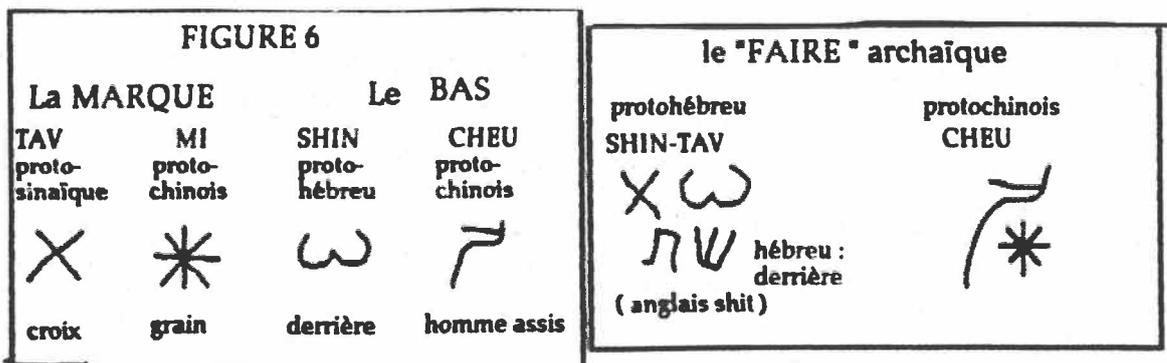
Vous voilà légitimement inquiets de me voir glisser sur la pente d'une grossièreté déplacée et vous avez raison car je n'ai pas fini de vous choquer, mais comment s'étonner de constater que nos premiers parents étaient mal dégrossis et que leur langage n'était guère châtié. Je n'ai pas le temps de vous faire défiler tout notre alphabet où vous reconnaîtrez tout simplement certains graffiti obscènes que l'on peut voir de nos jours dans les lieux publics, tracés par les primitifs qui subsistent parmi nous comme en chacun de nous et qui retrouvent spontanément les modes d'expression des primates lorsqu'ils laissent s'exprimer leurs pulsions. Nous sommes beaucoup plus proches de la bête que nous ne le croyons et il n'y a pas lieu de s'en offusquer.

Il est évident, par exemple (fig 5), que le himel protosinaïtique, comme le Gamma grec d'où vient notre G est phallique, à l'image du Jou (15A) protochinois qui signifie pénétrer ou du Jenn (25A) qui signifie l'homme. De même le protosinaïtique Daleth, comme le Delta grec d'où vient le D latin est typiquement vaginal comme le Keou protochinois (72A) qui signifie ouverture. D'ailleurs le mot Daleth en hébreu signifie porte.

### La conception du premier "faire"

Ce dont j'entends vous convaincre, c'est de l'incarnation première du langage originel, corroborant ainsi la thèse de Jousse sur l'expression et la mémorisation corporelles. Le sapiens est d'abord un faber qui fait des gestes vitaux. Quand émerge le langage humain, tout dire s'incarne dans un faire. Le primitif fait un compte, il fait une arme, il fait l'amour. Nous venons de le voir abstraire la notion de nombre à partir d'un alignement de marques, observons-le de même qui parvient à abstraire la notion de faire et c'est tout aussi génial. Qu'est-ce que fait l'animal ? Eh bien il fait marquer son territoire que tout homme continue de nos jours à marquer jalousement mais les panneaux propriété privée sont remplacés chez les animaux par l'urine ou les excréments.

Ces déjections sont les premiers signes d'une écriture animale dont l'homme va abstraire les idées conjointes de marque et de borne, de trace et de limite, figurées en protosinaïtique par la lettre Tav en forme de croix, dernière lettre de l'alphabet hébreu (Fig 6). Il en est de cette marque comme de la croix que l'on demande encore aujourd'hui à l'homme illettré d'apposer en guise de signature. En protochinois la marque est un peu plus prononcée, c'est une croix redoublée, Mi (122A), qui est aussi l'image d'un grain de riz ou de céréale. Et le geste de marquage du territoire est tout simplement représenté par le mimogramme Cheu (32E) qui figure un homme assis ou accroupi en train de faire ce que vous pensez. Même figuration et même phonétisation avec la syllabe Che protosinaïtique qu'exprime la lettre Shin, mais cette fois le dessin de l'homme assis est tout simplement remplacé par celui d'un postérieur. En hébreu, le fondement c'est le composé Shin-Tav : faire marque. Et les argots modernes, comme les graffiti, ne sont que résurgence instinctive de cette expression triviale première. Le CHE-TE sémitique resurgit spontanément dans la langue verte que vous me pardonneriez d'oser évoquer, par exemple avec l'anglais Shit et le français Chiotte. Disons le tout crûment, en argot de Cro Magnon faire c'est chier et le grossier "faire chier" des voyous est un pléonasme. Mais il en est de même dans notre français que nous croyons chatié : les mots chute et chuintement s'enracinent phonétiquement et sémantiquement sur le phonème fossile Che

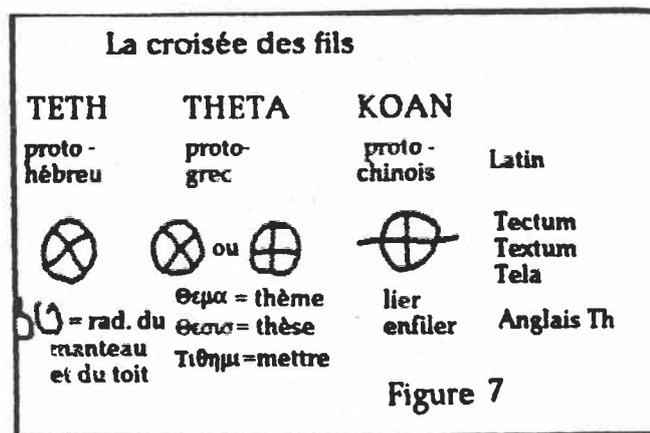


évocateur à la fois du bas et de ce qui choit. C'est pourquoi je répète que nous sommes beaucoup plus proches de la bête que nous ne le croyons. Cependant, tranquillisez-vous, je tourne ici cette page scatologique qu'il me fallait bien entrouvrir pour vous faire découvrir dans ce premier faire en train d'être fait le premier geste d'écriture de l'homo faber.

## L'ARCHETYPE DU TISSAGE

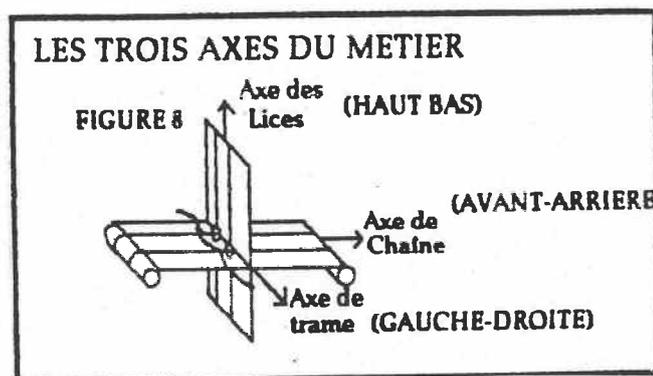
Soyons donc maintenant plus sérieux en observant d'abord que le mot sérieux a pour racine le verbe latin *sero* qui signifie lier, tresser d'où viennent à la fois la série et le sermon. De même en grec *seirw* signifie tout à la fois nouer et parler; la corde se dit *seira*. Le sérieux du discours bien ordonné est associé au sérieux du travail bien ourdi du cordier et du tisserand. Et ce sérieux du bon ordre a donné la sérénité de l'irénisme; la paix se dit *eirhnh* en grec, par chute du sigma initial comme il arrive souvent. Les mathématiciens qui jonglent avec les séries se figurent qu'ils utilisent un langage abstrait, épuré, sans rapport avec les réalités matérielles. On pourrait leur montrer que tout le vocabulaire de l'arithmétique procède de la technologie du tissage comme si l'homme avait appris la distinction savante entre les nombres ordinaux et les nombres cardinaux. Or la notion abstraite d'ordre inscrite dans l'ordinal traduit le travail concret de l'ourdissage de la chaîne d'un métier à tisser. C'est dans l'apprentissage des régularités du tissage bien ourdi que l'homme a appris le sérieux de l'ordre irénique. De même cardinal vient du cardage qui démêle ce qui est noué, mélangé.

Tout l'arsenal mathématique des treillis, matrices, lattis, connexions, réseaux, est d'essence textile. Le métier à tisser lui-même a même racine que le mêlé, le métissé. Plus généralement le mot métier est parent du verbe mettre conservé dans le vocabulaire du tissage où les verbes remettre, commettre ou entremettre correspondent respectivement à des gestes bien définis. Le thème du métier est figuré dans les alphabets primitifs par la croisée des fils de chaîne et de trame signifié notamment par le Théta protogrec (Fig 7), le Teth protosinaïtique, et le Koan protochinois (153A). Cette lettre Teth ou Théta qui n'a pas été conservée en latin demeure cependant vivante avec le TH anglais. Tous nos Th, notamment ceux du Thème et de la Thèse, sont transcrits du Théta grec qui est cette composition entrecoisée, ce métissage ou ce mettage de l'ouvrage cent fois remis sur le métier.



Oui, l'homme primitif a eu froid et avant de composer des textes écrits, il a composé des textiles aux textures diverses. Le latin associe les toiles *tecta* et les toits *texta* ; pour se protéger il a du fabriquer des nattes et des claies et faire l'apprentissage des entrelaçages réguliers, comme la fillette au tricot enfilant avec application les mailles à l'endroit et les mailles à l'envers. Pour se nourrir il a fait des filets. Dans son ouvrage : *Ethnologie et langage*, Geneviève Calame Griaule (Gallimard 1965) s'étend longuement sur la fonction fondamentale du tissage dans la mythologie des Dogons, peuplade de la boucle du Niger. Il y a chez eux, dit-elle, un personnage clé appelé Nommo qui tient tout à la fois d'Adam, de Noé et du Christ qui a été chargé d'enseigner la parole aux humains et c'est très explicitement qu'il apporte "la révélation de la parole aux hommes par la technique du tissage (...) formuler les sons et les associer dans un ordre cohérent c'est bel et bien tisser la parole". (p 95).

Mais comment vous faire visualiser et comprendre ce rapport fondamental entre la parole et les gestes du tisserand si vous n'avez jamais tissé, et même si vous n'avez jamais vu un métier à tisser. Alors j'ai apporté un métier miniature pour tenter un apprentissage rapide du tissage et du métissage. C'est fondamental pour comprendre le rapport entre la parole et le geste selon la THèse et le THème de Jousse dans le Style Oral. Le métier comporte trois axes perpendiculaires définissant chacun un geste spécifique. L'axe horizontal est celui du déroulement de la chaîne, nappe horizontale de fils parallèles régulièrement ourdis qui traversent une autre nappe de fils verticaux appelés lices.

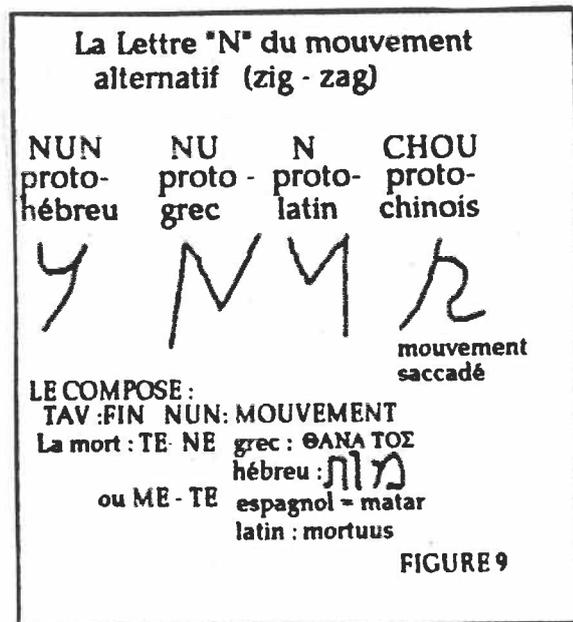


Les lices disposées sur des cadres ont en leur milieu un oeil dans lequel passe le fil de chaîne comme à travers le chas d'une aiguille, ce qui va permettre de les lever ou de les abaisser, chacun individuellement par la manoeuvre du cadre approprié. Enfin transversalement court le fil de trame tiré par la navette passant tantôt dessus, tantôt dessous les fils de chaîne.

### Le "N" du mouvement alternatif de la Navette

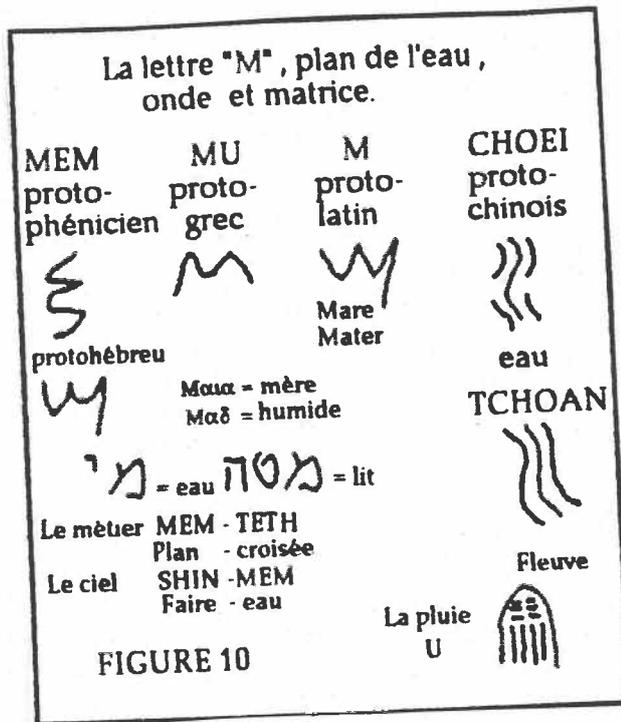
Le long de cet axe transversal le geste du tisserand va donc alternativement de gauche à droite et de droite à gauche. La zig zag de notre lettre N (fig 8) est la transcription primitive de cette alternance signifiée par le Nun hébreu et le Chôu chinois (22A) qui figurent très explicitement tout mouvement rythmique et saccadé et qui reproduit curieusement notre n minuscule. Si les mots Navette et Navire commencent par N, ce n'est pas

l'effet du hasard ni de l'arbitraire humain, c'est à cause du tangage. Par extension sémantique, la lettre N en protosinaïtique sert à traduire tout ce qui bouge et particulièrement la vie. Le mort ne bouge plus et le primitif a traduit cette fin du mouvement par le mot composé Te-Ne ou Ne-Te puisque la croix du Tav, dernière lettre de l'alphabet exprime la fin du territoire, la borne terminale. Ce Ne Te de la mort se retrouve dans le Qanatos grec. En protosinaïtique, comme dans le matarespagnol et dans toutes les langues latines, le Ne-Te de la mort est devenue Me-Te par glissement phonétique du N en M.



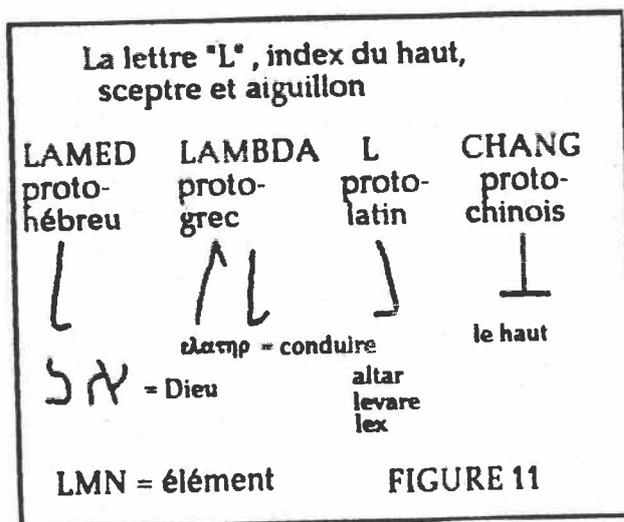
**La lettre "M" de la nappe des Fils de chaîne, figure du plan d'eau matriciel**

Le long de l'axe horizontal le geste du tisserand fait enrouler l'ensemble des fils de chaîne de l'ensouple arrière à l'ensouple avant. Cette nappe de fils parallèles soulevés alternativement par les lices est figurée par les trois jambages de la lettre M, vue en coupe d'une ondulation, décalque du Mem protosinaïtique (Fig 9). Pour les primitifs, ce plan de chaîne qui ondule évoque le plan d'eau, la mer houleuse. Cette association entre la lettre M et l'eau est flagrante dans les mots Ma sémitique, Mare latin qui signifient Mer; et par extension à la Mère Matrice Maternelle nourricière, Mama ou Maman exprimée par la plupart des enfants du monde par le redoublement du M. En protochinois l'eau (Choei 12B) ou le Fleuve (Tchoan 12E) sont figurés de même par trois ondulations parallèles. Le M des mots Métier ou Thème que je n'avais pas expliqué plus haut désigne ce plan horizontal de toute mise où s'accomplit l'entremise du Thêta. Et puisque nous savons que faire se dit Che en protosinaïtique admirons le génie du primitif qui invente le concept de ciel en associant le Che du faire et le Me de l'eau; le ciel est ce qui fait de l'eau : Che-Me, Chemaim en hébreu; on trouve en protochinois la même représentation pour la pluie U (125B).



**La lettre "L" index du Haut, sceptre et aiguillon du pouvoir.**

Enfin sur l'axe vertical le mouvement de la lice, vers le haut et vers le bas caractérise l'endroit et l'envers du tissu et par extension le licite et l'illicite. La lettre protosinaïque Lamed (Fig 10) est un index pointé dans la direction du haut, ou du Ciel comme le Chang protochinois (5A). On retrouve cet L chez les sémites pour désigner le très-haut : Eloim ou Allah. En latin ce L qui élève se retrouve dans *altus* et *altar*. Le sceptre du souverain interprète de la Loi divine : *Lex*. Ce bâton est le symbole d'un pouvoir quasi céleste que détient aussi bien le roi conduisant son peuple que le berger poussant son troupeau de l'aiguillon. Nous allons retrouver ce pasteur dans un instant, mais auparavant, n'est-il pas remarquable d'observer que ces trois axes vertical, horizontal et transversal du métier à tisser sont désignés par les trois premières lettres de l'alphabet latin : L, M, N d'où vient le mot élément. Nous sommes ici à la source du geste élémentaire écartelé selon ses trois axes chargés chacun d'une signification distincte : le sens directionnel du geste a un sens sémantique. Avec le balancement transversal du joug et le balancement vertical du fardeau suspendu au balancier, Jousse a parfaitement compris ces gestes fondateurs conservés par les caractères fossiles L et N.



## LE MIMOGRAMME DE L'AGIR

Nous en savons suffisamment de cet alphabet fossile pour passer maintenant du faire à l'agir, de la fabrication à l'action. On sait combien Jousse a insisté sur ce que tout geste traduisait la proposition fondamentale à trois termes :

“l'agent agissant l'agi”

avec un acteur sujet du verbe agir : l'agent, le verbe agir exprimant l'action, un complément d'objet : l'agi. Le paysan Jousse aurait jubilé de découvrir que cet agir primordial est traduit en protosinaïtique comme en protochinois par le mimogramme du bouvier conduisant ses boeufs : agir c'est d'abord conduire, mener paître. A l'ère néolithique, en Extrême Orient comme en Moyen Orient, apparait la même composition pastorale où l'on voit une main tenant un aiguillon poussant un boeuf (Fig 11). Voici d'abord le mimogramme chinois, assemblage de trois caractères, le You (43B) de la main droite, le Kounn (6A) de l'aiguillon vers le ciel, et enfin le boeuf ou le taureau Niou (132A) que nous n'avons pas encore rencontré et dont le dessin

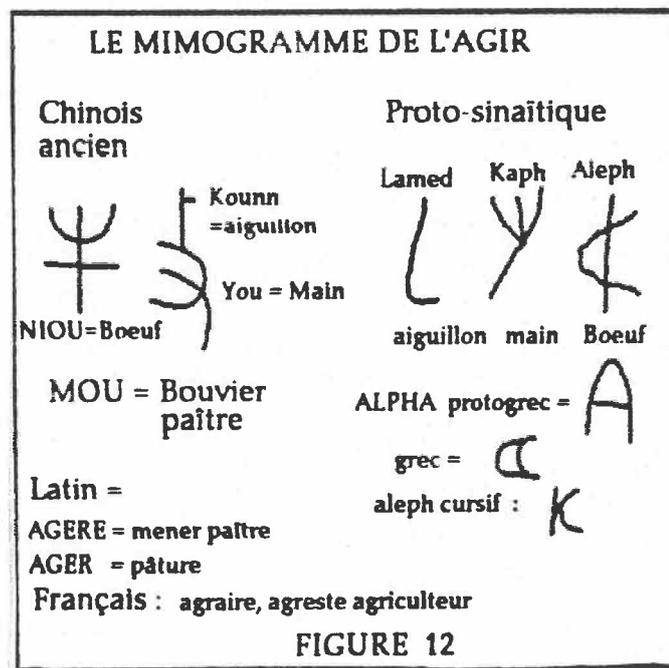


FIGURE 12

est particulièrement suggestif; l'animal est vu de dos par le pasteur qui a représenté sa tête, ses cornes, seulement deux pattes et la queue. En protosinaïtique ce taureau est l'Aleph, première lettre de l'alphabet et unité de compte; c'est le compte des têtes de bétail qui était essentiel alors. Le mot Aleph signifie taureau et la lettre Aleph représente une tête de bovin. Retournez l'Aleph et vous obtenez l'Alpha grec et le A majuscules latin; le boeuf a la tête en bas. Couchez-le sur le côté et vous obtenez l'alpha minuscule et l'aleph cursif contemporain.

Il n'y a pas à être déconcerté par ces libertés que prenaient les premiers scribes avec les sens uniques de l'écriture ultérieure où l'on prend parti une fois pour toutes pour les alignements de droite à gauche comme en hébreu ou de haut en bas comme en chinois; sur les premières pierres écrites tout est sens dessus dessous. L'apprentissage des régularités du tissage n'a pas encore mis bon ordre dans cette pagaille.

Donc en protosinaïtique le boeuf est un A ou Aleph et nous connaissons déjà le pictogramme Kaph ou K de la main et le pictogramme Lamed ou L de l'aiguillon.

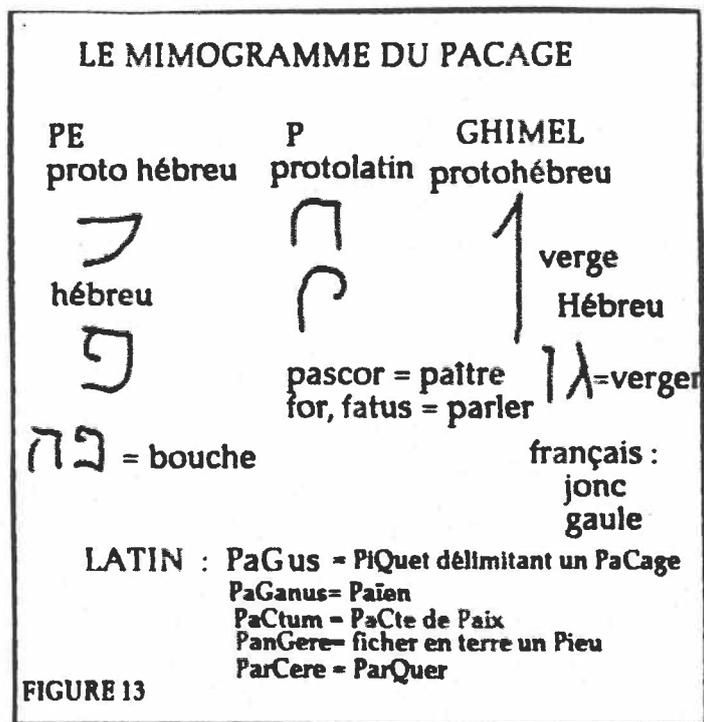
L'assemblage des trois lettres AKL, c'est encore en hébreu moderne le verbe paître qui nous vient tout droit de la préhistoire pastorale. Certes, on sait qu'en français le verbe paître est ambigu : il signifie à la fois manger si son sujet est le boeuf, mener paître si son sujet est le pasteur. "Pais mes brebis" dit le Christ à Pierre (Jn 21-17) après avoir commandé à ses disciples de "paître sa chair" pour avoir la vie en eux (Jn 6-54) utilisant le même verbe AKL dans ses acceptions successives de conduire et de manger. Laissons provisoirement la manducation, si fondamentale chez Jousse, pour observer que conduire, c'est *agein* en grec et *agere* en latin d'où dérive tout bonnement notre agir français. Certes il s'est produit deux glissements phonétiques classiques, la gutturale dure K s'est adoucie en G, la labiale L s'est muée en R, mais vous savez combien cette mutation est courante dans les "pa'ler" paysan ou "boulguignon" Toute la philosophie de l'Action d'un Blondel, toute la science de l'Action d'un Planck, toute la sagesse rurale d'un Jousse ciselant sa formule "l'agent agissant l'agi" ont leur origine dans le geste du pousseur de boeufs. Le dictionnaire étymologique de la langue latine, Meillet et Ernout, qui fait autorité et qui est paru en 1959, deux ans après la mort de Jousse, est à cet égard sans ambiguïté : "agere, dit-il, pousser devant soi, est un ancien terme de la langue pastorale". Mais il ne relie pas ce radical AGR au pictogramme primitif qui le fonde. Et surtout, il ne fait pas le lien entre l'*agere* du pasteur qui fait paître et l'*ager* qui désigne le champ que l'on paît. Meillet ne dissocie pas le pâtre de la pâture. De ce champ pâturé, de cet *ager* latin, procèdent en français tout l'agreste et l'agraire. Notre agriculteur moderne a été pensé voici des milliers d'années en une formule ramassée de trois figures, la main, l'aiguillon, le boeuf, dont la vocalisation primitive est encore conservée. Nos racines terriennes sont encore présentes dans nos racines étymologiques.

## LE MIMOGRAMME DU PACAGE

Alors, il est amusant d'observer que ce terreux devenu paysan a cru gagner de la considération en se désignant aujourd'hui en tant qu'agriculteur. Je voudrais pour terminer montrer comment le mimogramme primitif du paysan, cette appellation jugée aujourd'hui péjorative, renvoie à l'un des plus beaux thèmes jousiens, celui de la manducation de la parole.

Paysan, comme pays (*pagus*) et païen (*paganus*) s'enracinent sur le pacage en tant que pâture délimitée, territoire cadastré objet de tous les litiges entre terreux. Le *pagus* latin comme le *pagos* grec sont d'abord la borne que fixe en terre le paysan pour marquer son territoire. Et la paix, *pax* est scellée par un pacte qui exprime l'accord intervenu sur la délimitation des parcelles. Tous ces mots, pacte, pacage, paganisme, pacification ont pour radicaux fossiles communs le P et le G, même si ce G est parfois transcrit par C. La lettre Pé protosinaïtique a la forme d'un bouche ouverte vue de profil avec la

denture supérieure, et le mot Pé signifie bouche en hébreu. Nous avons vu que le G du Ghimel protosinaïtique est typiquement phallique : la limite de la pâture est marquée par l'érection d'un pieu ou d'un piquet fiché dans le sol.



La paix du pacte, parole Pe scellant l'accord sur les piquets Gue du pacage est traduite par le composé Pe-Gue. A cette notion de bouche sont donc associées les deux idées de manducation et de parole. On sait que les labiales Pe et Fe ne sont souvent pas distinguées, notamment par le Pé protosinaïtique. Si en français les mots pâture et famine, parole et fable commencent par Pa ou Fa, cela vient tant du grec où la racine fa est commune au parler Fhmi et au manger fagein que du latin où la farine et la faconde ineffable de l'enfant ont également la même racine Fa.

J'en ai fini de mon exploration sommaire du filon Joussien et j'espère en avoir dit assez pour laisser entrevoir qu'il débouche sur un vrai trésor : celui de la régénération du langage à partir de ses racines gestuelles encore visibles dans les radicaux fossiles des langues modernes. Si cette exégèse archéologique du style oral n'avait qu'un intérêt linguistique profane son importance serait déjà considérable, mais comme l'avait très bien compris Jousse, cette réincarnation gestuelle du langage débouche immanquablement sur la parole de celui qui est le verbe incarné et dont le discours évangélique (eu-angélique, radical eu-agg), le discours de l'eu-pasteur est construit à partir de toutes ces catégories gestuelles fondamentales. Comme dit Jousse dans le Style Oral (p274) reprenant les paroles du Baptiste (Mt 3-10) et dans l'esprit de Jousse, en bon "Bénayya", c'est à dire en araméen en fils instruit et construit, sachons poursuivre l'extraction des "Abénayya", c'est à dire en araméen des pierres vivantes, jusqu'au plus profond des couches infra-humaines de cette mine d'or pour nous reconstruire du dedans en vrai fils d'Abraham et en bon ouvrier de la construction du Corps du Christ (Ep , 4-12).

Quelques références bibliographiques :

- Histoire de l'écriture de James G. FEVRIER- Payot 1959  
Les structures anthropologiques de l'imaginaire - Gilbert Durand -  
PUF 1963  
Essais de sémantique sur l'Hébreu ancien - Jean Margain - Geuthner  
1976  
Caractères chinois Etymologie - graphie - Lexiques - Léon Wieger  
Kuang chi Press 1963  
Dictionnaire étymologique de la langue latine- Histoire des Mots.  
Meillet et Ernout - Klincksieck

## Aristote, Marcel Jousse et René Girard

par Jean-Marie MEYER

Je préparais cette brève intervention lorsqu'un de mes enfants s'approchant, me dit: "Papa, il y a quelque chose qui passe dans le ciel". "Qu'est ce que c'est?" "lui demandé-je. "Eh bien, justement, me répondit le petit garçon, je ne sais pas trop".

De fait, il s'agissait d'un hélicoptère. Je lui dis alors : "Dis donc Vincent, c'est quoi un hélicoptère?" Et le petit bonhomme de s'arrêter et de me dire, non sans embarras: "C'est un avion, avec quelque chose qui tourne au dessus comme ça." (Il mime le mouvement des pales avec ses mains sur sa tête!)

J'avais lu Jousse et j'avais retenu que les gestes, c'était essentiel. Je cherchais à comprendre la connaissance et les liens entre connaissance, corps et langage. Or ici, c'était la vie elle-même , l'expérience elle-même qui me répondait.

Cette simple histoire voudrait témoigner de ce que Jousse m'a apporté et cela pourrait se résumer en deux mots: nourriture intellectuelle et interrogations.

En tant que philosophe, Jousse me demande de lire , de relire les anciens et les modernes non pour les comparer entre eux dans un ciel d'idées. En effet, à tous se pose la même question : qu'est-ce qui est vrai? Ou encore, qu'est-ce qui est réel, c'est à dire actuel?

En plus d'être philosophe, ou mieux avant d'être philosophe, je suis père de famille. Or à la maison lorsque les parents s'agitent, les enfants s'excitent. Il est donc difficile de faire l'unité, d'unifier sa vie familiale de manière harmonieuse. Dans ce domaine, Jousse m'a apporté l'attention aux rythmes. Cet aspect est aussi important en famille qu' à l'école.

Au fond, le défi que m'a lancé Marcel Jousse est celui-ci : cherche à faire l'unité dans ta vie intellectuelle et dans ta vie tout court!

## **Exposé: Aristote, Marcel Jousse et René Girard.**

C'est en marchant qu'on démontre, paraît-il, la possibilité de la marche. Pour ce qui concerne l'actualité de Marcel Jousse je voudrais la montrer en menant une discussion entre Aristote, Jousse et R. Girard. Cette discussion est la trace d'une recherche effectivement conduite à l'occasion de cours et de lectures.

Jousse m'a permis de lire ou mieux de relire Aristote, de voir en lui ce que je n'y voyais pas auparavant. Rien d'étonnant à cela si Jousse est bien, aujourd'hui comme hier, celui qui nous met sur la piste du réel.

### **1. La Mimesis : d'Aristote à Jousse et retour.**

Tout a commencé par une traduction à la fois évidente et impossible. Le lecteur d'Aristote tombe souvent sur le terme mimesis, invariablement rendu par imitation.

Toutefois, la fréquentation, même rapide, de Marcel Jousse atteste que cette traduction transporte l'énigme du grec au français mais ne la résoud pas.

Ce malaise s'est trouvé ravivé pour moi par la lecture de René Girard. Je sentais confusément que la mimésis jouait un rôle central dans sa pensée. Voilà pourquoi ces quelques lignes ont été écrites.

"Mimésis" est donc pour moi, non l'énoncé d'une solution, mais l'indice d'un problème que je formulerai ainsi : qu'est-ce que la connaissance de l'homme m'apprend sur l'homme ?

Une telle question semble nous mener tout droit aux réponses les plus simples et les plus convenues. Chacun sait -ou croit savoir- que pour Aristote notre intelligence connaît le réel; c'est l'essentiel qu'elle saisit par abstraction et qu'elle traduit dans un concept.

Nombreux sont les passages où Jousse stigmatise l'algébrosé ! Je ne sais si j'ai bien compris mais j'ai le sentiment que cette sclérose de l'intelligence peut n'être pas moins redoutable lorsqu'on dit vrai que lorsqu'on se trompe ! Etrange vice par conséquent qui pervertit même la possession de la vérité.

En effet cette rapide présentation d'Aristote je la tiens pour parfaitement exacte, mais à une condition : qu'au travers de chaque mot la plénitude du réel désigné soit effectivement pensée, faute de quoi l'analyse la plus pertinente s'atrophie dans des termes qui ne disent plus, ni la richesse du réel, ni la vitalité de l'intelligence.

Je vous propose donc de nous replonger dans le réel en lisant pour le commenter le fameux texte d'Aristote tiré de la Poétique. Il me semble tout entier orienté vers la redécouverte de l'intelligence humaine dans sa vie propre.

*"Imiter est naturel aux hommes et se manifeste dès leur enfance (l'homme diffère des autres animaux en ce qu'il est très apte à l'imitation et c'est au moyen de celle-ci qu'il acquiert ses premières connaissances) et, en second lieu, tous les hommes prennent plaisir aux imitations.*

*Un indice est ce qui se passe dans la réalité : des êtres dont l'original fait peine à la vue, nous aimons à en contempler l'image exécutée avec la plus grande exactitude, par exemple les formes des animaux les plus vils et les cadavres.*

*Une raison en est encore qu'apprendre est très agréable non seulement aux philosophes mais pareillement aussi aux autres hommes, seulement ceux-ci n'y ont qu'une faible part. On se plaît à la vue des images parce qu'on apprend en les regardant et on déduit ce que représente chaque chose, par exemple que cette figure c'est un tel." <sup>1</sup>*

Je ne retiendrai, comme objet de commentaire que la dernière phrase "On se plaît à la vue des images parce qu'on apprend en les regardant et on déduit ce que représente chaque chose, par exemple que cette figure, c'est un tel."

Elle contient me semble-t-il, la fine pointe de l'enseignement d'Aristote. mais recèle également le maximum d'ambiguïtés.

"Ces grecs", pourrait-on s'exclamer, "ils sont toujours obsédés par la vision!" Tout, dans ce texte, est dominé par les thèmes de la vue et de l'image... Il s'agit d'une traduction toutefois; prenons y bien garde. Le sens du texte va peut-être dans une autre direction.

Pour le savoir trois analyses doivent être maintenant menées.

En tout premier lieu lorsque Aristote nous parle de "regarder", la perception en question porte bien évidemment sur les couleurs -objet propre de la vue - mais également sur les différents aspects communs présents dans toute la perception. Ces aspects sensibles communs sont le mouvement, le repos, la figure, le nombre et la grandeur.

De fait, dans notre expérience réelle, ces aspects communs viennent encadrer, préciser chacune de nos sensations. En y réfléchissant, on s'aperçoit alors que chacune des sensations est d'une incroyable richesse et, par ses aspects communs "communique" avec toutes les autres. Voilà pour le contexte.

Venons en maintenant au deuxième point, à ce thème de l'apprentissage et de la déduction qui pourraient nous pousser à qualifier d'intellectualisme la pensée d'Aristote. Un plaisir est éprouvé à l'occasion de l'apprentissage. Autrement dit, le plaisir n'est pas lié à la vision mais au dépassement de la vision.

En clair, apprendre est ici plus que voir.

Comment s'opère donc ce dépassement ? Le mot choisi par Aristote comme réponse à cette question est "déduction".

Entendons le mot comme il se donne : l'apprentissage est cheminement (de-ducere). Or qui dit cheminement dit bien qu'un pas précède un autre pas, bref qu'il y a un ordre à suivre en parcourant le chemin.

Certes l'expérience de l'ordre peut être faite en classe et grâce à des lettres ou à des nombres mais l'intelligence humaine - grâce à Dieu! - précède toujours le maître l'école.

---

<sup>1</sup> Aristote "La Poétique" Editions "Les belles lettres" page 33 (1448b 5 - 1448b 15)

Depuis toujours, le petit d'homme cherche à s'y retrouver, c'est à dire à ordonner son expérience, et ceci en toute circonstance.

Voilà pourquoi connaître implique l'imitation au sens le plus fort du terme. L'enfant devient ce qu'il connaît selon un ordre et tout ce qui lui parle de ce "cheminement" -de lui à la chose, de la chose à lui - lui plaît, parce que sa merveilleuse capacité de connaître lui est ainsi manifestée .

Ce qui m' amène au troisième point : la représentation . Rares sont les mots qui comme celui-ci ont été autant utilisés par les philosophes. A bon droit, semble-t-il, si dans le mot de représentation est bien pensé ce "rendre présent" si merveilleux et si énigmatique.

Connaître n'est-ce pas, au fond, rendre le monde présent en nous et en même temps nous rendre présents au monde comme monde. Le monde nous est connu; nous le concevons. Toutefois, comment ce monde est-il présent en nous? Quel est le mode d'existence de ces représentations en nous?

Dans un petit traité sur la Mémoire, Aristote explique ceci : "les réminiscences se produisent quand ce mouvement-ci vient naturellement après ce mouvement-là."(451b11)

Qu'est-ce à dire? Nous avons parlé plus haut des aspects sensibles communs. Or, et sans préjudice de l'acte même par lequel nous saisissons l'essentiel des choses, ces aspects sensibles sont tous liés au mouvement. Voilà pourquoi cela "joue" en nous.

On peut bien appeler ceci "image" mais dans notre vie psychique il s'agit d'un ensemble de mouvements qui participent à cette vie.

Sur ce point la pensée jousienne renforce et explicite l'analyse d'Aristote : les gestes caractéristiques des choses informent l'esprit humain et bénéficient de ce dynamisme.

## **2. Jousse, Aristote, René Girard, et la similitude.**

Il n'est pas besoin de lire Jousse pour savoir que les enfants ressemblent à leurs parents. Toutefois, avec un exceptionnel bonheur d'expression, Jousse analyse comment, au travers des gestes, se monte progressivement cette ressemblance.

René Girard, quant à lui, aborde la ressemblance à partir du comportement d'appropriation. Laissons lui la parole :

*"Chez Platon, déjà, la problématique de l'imitation est amputée d'une dimension essentielle. Lorsque Platon parle de l'imitation, il le fait dans un style qui annonce toute la pensée occidentale postérieure. Les exemples qu'il nous propose ne portent jamais que sur certains types de comportement, manières, habitudes individuelles ou collectives, paroles, façons de parler, toujours des représentations.*

*Jamais dans cette problématique platonicienne il n'est question des comportements d'appropriation. Or, il est évident que les comportements d'appropriation, qui jouent un rôle formidable chez les hommes comme chez tous les êtres vivants, sont susceptibles d'être copiés. Il n'y a aucune raison de les exclure ; jamais pourtant Platon n'en souffle mot ; et cette carence nous échappe car tous ses successeurs, à commencer par Aristote, ont*

emboîté le pas. C'est Platon qui a déterminé une fois pour toutes la problématique culturelle de l'imitation et c'est une problématique mutilée, amputée d'une dimension essentielle, la dimension acquisitive qui est aussi la dimension conflictuelle. Si le comportement de certains mammifères supérieurs, en particulier des singes, nous paraît annoncer celui de l'homme c'est presque exclusivement peut-être à cause du rôle déjà important, mais pas encore aussi important que chez les hommes, joué par le mimétisme d'appropriation. Si un individu voit un de ses congénères tendre la main vers un objet, il est aussitôt tenté d'imiter son geste. Il arrive aussi que l'animal, visiblement, résiste à cette tentation, et si le geste ébauché nous fait sourire parce qu'il nous rappelle l'humanité, le refus de l'achever, c'est-à-dire la répression de ce qui peut presque déjà se définir comme un désir, nous amuse encore plus. Il fait de l'animal une espèce de frère puisqu'il le montre soumis à la même servitude fondamentale que l'humanité, celle de prévenir les conflits que la convergence, vers un seul et même objet, de deux ou plusieurs mains également avides ne peut manquer de provoquer.

Ce n'est pas un hasard, sans doute, si le type de comportement systématiquement exclu par toutes les problématiques de l'imitation, de Platon jusqu'à nos jours, est celui auquel on ne peut pas songer sans découvrir aussitôt l'inexactitude flagrante de la conception qu'on se fait toujours de cette "faculté", le caractère proprement mythique des effets uniformément grégaires et lénifiants qu'on ne cesse de lui attribuer. Si le mimétique chez l'homme joue bien le rôle fondamental que tout désigne pour lui, il doit forcément exister une imitation acquisitive ou, si l'on préfère, une mimésis d'appropriation dont il importe d'étudier les effets et de peser les conséquences.<sup>2</sup>

Puis vient la thèse centrale de l'auteur, exprimée dans "La violence et le sacré"<sup>3</sup> :

*"Dans la crise sacrificielle, il faut renoncer à attacher le désir à tout objet déterminé si privilégié qu'il paraisse. Dans tous les désirs que nous avons observés, il n'y avait pas seulement un sujet et un objet, il y avait un troisième terme, le rival auquel on pourrait essayer, pour une fois, de donner la primauté. Il ne s'agit pas ici d'identifier prématurément le rival, de dire avec Freud, c'est le père ou avec les tragédies, c'est le frère. Il s'agit de définir la position du rival dans le système qu'il forme avec l'objet et le sujet. Le rival désire le même objet que le sujet. Renoncer à la primauté de l'objet et du sujet pour affirmer celle du rival ne peut signifier qu'une chose: la rivalité n'est pas le fruit d'une convergence accidentelle de deux désirs sur le même objet - le sujet désire l'objet parce que le rival lui-même le désire."*

Seule la dernière phrase, en raison de son intérêt en pédagogie, retiendra notre attention. Chacun sait qu'il suffit parfois d'offrir une chose à un enfant pour exacerber les passions du groupe. Tous les autres se mettent en effet à désirer ce que l'autre a.

Voilà pourquoi R.Girard poursuit:

*"Nous revenons à une idée ancienne mais dont les implications sont peut-être méconnues. Le désir est essentiellement mimétique, il se calque sur un désir modèle, il élit le même objet que ce modèle."*

---

<sup>2</sup> René Girard - "Des choses cachées depuis la fondation du monde".  
Editions : Le Livre de Poche p. 16-17

<sup>3</sup> René Girard - "La violence et le sacré" p. 204

Que révèle donc cette rivalité ?

A mon sens la réponse se trouve et dans Aristote et dans Jousse. Le premier nous dit que l'homme est un animal politique, c'est-à-dire capable de relations, fait pour les relations. Toutefois aucune de ces relations n'est parfaitement programmée.

Voilà pourquoi l'homme est embarrassé : à la différence des autres animaux il doit chercher le "mode d'emploi" de sa vie; d'où le mimisme si bien expliqué par Jousse, mimisme dans et par lequel l'enfant va rejouer et s'intégrer, rejouer et progressivement acquérir une maîtrise sur les gestes qu'il a montés.

Mais, au fond, quel est l'enjeu de tout cela ? La rivalité comme le pense Girard ? Non, me semble-t-il, car celle-ci n'est encore qu'un symptôme de l'essentiel. L'essentiel est en effet de s'ajuster aux autres; c'est ce que dit le mot "justice".

Or dans cette tentative, chacun découvre qu'il doit s'ajuster à un être bizarre précisément en ce qu'il lui ressemble. Ceci est particulièrement évident dans le cas de la famille. En apparence, les frères ont tout pour s'entendre mais tout se passe comme si, pour cette raison même, ils ne s'entendaient pas. Ici, inutile de chercher l'échappatoire : la rivalité est souvent très réelle et l'on ne peut dire qu'il suffirait d'énoncer les différences pour partager les rivaux. Au fond ce qui est en cause, c'est l'amour des parents que chacun veut tout entier et pour lui seul, ou au moins pour lui d'abord : chacun veut se voir préféré : tel est le problème.

A mon sens la solution pour les parents consiste à déjouer le piège qui leur est tendu par la logique implicite à la situation de rivalité. Chacun réclame d'être préféré c'est-à-dire, croit-il, d'être comparativement plus apprécié que son frère. Or l'attitude convenable consistera à penser la ressemblance jusqu'au bout, et à dire à chacun : je te préfère en tant que tu es unique.

Voilà d'ailleurs pourquoi vous êtes tous semblables, c'est à dire incomparables. Au lieu de laisser l'enfant enfermé dans le rejeu du désir de l'autre, c'est l'unicité de chacun qui doit être manifestée par les parents, en tant que cette unicité fonde non l'identité mais la similitude entre les enfants, les rendant égaux, c'est à dire incomparables dans l'amour des parents.

Au fond, c'est parce que l'enfant ne peut tout d'abord pas s'empêcher de rejouer qu'il est éduicable. L'éducation dit la nécessité d'apprendre à s'ajuster c'est à dire à communier de manière humaine dans l'essentiel.

Tout ceci n'est possible que parce que l'homme est l'être des similitudes; similitudes du réel intussusceptionnées par toute sa personne (Jousse), similitudes vivant de la vie même de l'homme (Aristote) similitude troublante par laquelle je me reconnais dans l'autre (Girard).

C'est dans l'échange et la réflexion avec ces trois grands penseurs que j'ai cherché à approfondir un peu ce thème redoutable de la similitude. En raison de leur profondeur il se pourrait bien qu'il nous faille encore les relire. Mais n'est-ce pas d'ailleurs la marque des grands auteurs : ils sont à jamais en quête de lecteurs.

Jean-Marie Meyer

## Annexe 1

### Texte de Marcel Jousse sur le rejeu humain extrait de "L'anthropologie du geste"<sup>4</sup>

*"Le "jeu", c'est l'extérieur interactionnel qui s'insère en nous, s'imprime en nous, malgré nous, et nous oblige à l'exprimer. C'est là que, par hypothèse de travail, nous pouvons essayer de revivifier, sous nos mots algébrosés, les Mimèmes concrets primordiaux comme nous l'avons tenté naguère en face d'un savant chinois monosyllabique : ex-prim-i-t. Ceux qui savent à fond la mécanique indo-européenne ne nous en voudront peut-être pas trop de traduire gestuellement : il fait le geste de presser à l'extérieur. Pourquoi ? Parce que, préalablement, nous avons eu ceci : im-prim-i-t.*

*Sous la sigillante pression du réel, l'Anthropos s'ex-prime comme une cire fluide qui ne devrait jamais durcir. C'est cela le "rejeu", le rejeu chosal et gestuel. Et il est toujours triphasé comme nous venons de le voir, jusque dans le rejeu hypothétique des phases des pauvres mots de nos langues actuelles, plus ou moins algébrosés.*

*Nous ne pouvons pas nous empêcher de rejouer ce qui est entré en nous. Aussi le petit enfant ne fait-il que cela, spontanément. Il est, chaque jour, de plus en plus irradiant de "Mimèmes" et il rejoue ce qu'il a intussusceptionné par ses souples mécanismes enregistreurs.*

*La véritable mécanique du Jeu humain, c'est qu'ayant reçu le réel, il peut, avec de l'absence, malgré l'absence, faire une présence et rejouer sans l'objet. C'est cela la mémoire.*

*Ce "jeu chosal" triphasé est en nous et ne peut plus s'en arracher. Ne pas avoir de mémoire n'a aucune espèce de sens. On a la mémoire de telle interaction, de telle autre interaction, c'est-à-dire que nous ne savons pas tout ce qui s'interactionne autour de nous, mais nous savons ce qui, en interactionnant, s'est im-primé en nous et cela s'ex-prime. C'est cela le Rejeu et c'est cela la Mémoire dans son mécanisme vivant et gestuel qui est le seul mécanisme de la Mémoire. Il y a une mémoire des gestes. Il n'y a pas une mémoire des "idées". Les idées ne sont que le rejeu conscient des gestes intussusceptionnés. L'homme est un Composé humain qui peut intelliger ses gestes. Parler d'idées, c'est faire intervenir indûment un mécanisme platonicien là où nous avons à observer un jeu du Composé humain.*

*L'anthropos peut "se rejouer" par la prise de conscience, la conduction, l'imitation des mimèmes intussusceptionnés. Bergson nous dit qu'une fois que ce phénomène merveilleux a été saisi, le savant met toute sa vie à le développer, à l'expliquer. En effet, lorsqu'un homme a dit : "les corps attirent les corps", il n'a pas épuisé pour autant la richesse prégnante du réel. Des milliers d'hommes, à sa suite, auront à développer, à expliquer ce rejeu si simple dans son expression triphasée : "Les corps attirent les corps".*

*Nous sommes des êtres en perpétuel jaillissement. Si nous sommes pauvres d'intussusceptions, nous serons pauvres de rejeux."*

---

<sup>4</sup> "L'Anthropologie du Geste" Editions Gallimard page 62

Ἐοίκασι δὲ γεννηῆσαι μὲν ὅλως τὴν ποιητικὴν αἰτία 5  
δύο τινές, καὶ αὗται φυσικαί. Τό τε γὰρ μιμεῖσθαι σύμ-  
φυτον τοῖς ἀνθρώποις ἐκ παλδῶν ἐστὶ (καὶ τούτῳ διαφέρουσι  
τῶν ἄλλων ζῴων ὅτι μιμητικώτατόν ἐστι καὶ τὰς μαθή-  
σεις ποιεῖται διὰ μιμήσεως τὰς πρώτας), καὶ τὸ χαίρειν  
τοῖς μιμήμασι πάντας.

Σημεῖον δὲ τούτου τὸ συμβαῖνον  
ἐπὶ τῶν ἔργων· ἃ γὰρ αὐτὰ λυπηρῶς δρῶμεν, τούτων τὰς 10  
εἰκόνας τὰς μάλιστα ἠκριβωμένας χαίρομεν θεωροῦντες, ὅσον  
θηρίων τε μορφᾶς τῶν ἀτιμοτάτων καὶ νεκρῶν.

Αἴτιον δὲ  
καὶ τοῦτο ὅτι μανθάνειν οὐ μόνον τοῖς φιλοσόφοις ἡδιστον  
ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις ὁμοίως· ἀλλ' ἐπὶ βραχὺ κοινωνοῦ-  
σιν αὐτοῦ. Διὰ γὰρ τοῦτο χαίρουσι τὰς εἰκόνας δρῶντες, ὅτι 15  
συμβαίνει θεωροῦντας μανθάνειν καὶ συλλογίζεσθαι τί ἔκα-  
στον, ὅσον ὅτι οὗτος ἐκεῖνος. Ἐπεὶ ἐὰν μὴ τύχη προεωρακῶς,  
οὐχ ἢ μίμημα ποιήσει τὴν ἡδονὴν ἀλλὰ διὰ τὴν ἀπερ-  
γασίαν ἢ τὴν χροιάν ἢ διὰ τοιαύτην τινὰ ἄλλην αἰτίαν.

Κατὰ φύσιν δὲ ὄντος ἡμῖν τοῦ μιμεῖσθαι καὶ τῆς ἁρμονίας 20  
καὶ τοῦ ρυθμοῦ (τὰ γὰρ μέτρα ὅτι μόρια τῶν ρυθμῶν ἐστὶ,  
φανερὸν) ἕξ ἀρχῆς οἱ πεφυκότες πρὸς αὐτὰ μάλιστα· κατὰ  
μικρὸν προάγοντες ἐγέννησαν τὴνποίησιν ἐκ τῶν αὐτοσχε-  
διασμάτων.

Διεσπᾶσθη δὲ κατὰ τὰ οἰκεία ἤθη ἢ ποίησις·  
οἱ μὲν γὰρ σεμνότεροι τὰς καλὰς ἐμιμοῦντο πράξεις καὶ 25  
τὰς τῶν τοιούτων, οἱ δὲ εὐτελέστεροι τὰς τῶν φαύλων,  
πρῶτον ψόγους ποιοῦντες, ὥσπερ ἕτεροι ὕμνους καὶ ἐγκώμια.

1448 b 5 αὗται ἀποργ. : αὐταὶ AB || 6 διαφέρουσι A : διαφέρει B || 10  
αὐτὰ A : αὐτῶν B || 18 οὐχ ἢ plorique editt. G. Hermann auctore : οὐχί  
AB sonvat Vahlen || 22 οἱ πεφυκότες πρὸς αὐτὰ B = Ag (cf. Ref. Sophisti.  
183 b) : πεφυκότες καὶ αὐτὰ A || 25-26 σεμνότεροι ... εὐτελέστεροι A : σεμ-  
νότερον ... εὐτελέστερον B.

<sup>5</sup> Aristote "La Poétique" Editions "Les belles lettres" page 33 (1448b 5 - 1448b 15)

## L'anthropologie du geste et la mécanique judiciaire

par Albert PETIT

Mon intervention est une sorte de témoignage comme ceux que vous avez entendus hier, elle a pour objet de montrer ce que peut apporter l'irradiation de "l'anthropologie du geste" dans une technique apparemment très loin de nos sujets habituels quand nous parlons d'anthropologie.

Des voies qui peuvent être ouvertes, en effet, par l'anthropologie du geste pour trouver aux problèmes juridiques et judiciaires, des réponses tout à fait différentes de celles que nous héritons du droit romain et de la civilisation de style écrit, du droit écrit, et de la législation promue par le suffrage universel et la démocratie représentative.

Dans un journal très sérieux du soir, ces jours-ci, il y avait une interrogation sur l'avenir de la démocratie représentative comme source exclusive de droit. Autrement dit, les vieux principes qui nous régissent depuis deux cents ans, sur la représentation du peuple par ses élus, source de tous les bienfaits et le vote de la loi conforme nécessairement à l'intérêt général, sont remis en cause.

Je vais d'abord vous parler de la mécanique judiciaire, en deux mots, pour vous la présenter. Qu'est-ce que la mécanique judiciaire et la mécanique juridique? C'est la règle du jeu social. Vous comprenez tous cela sans peine. Chaque fois qu'il y a des relations entre les hommes, il y a une règle du jeu.

Cette règle du jeu, lorsqu'elle prête à contestations comme sur un terrain de foot-ball ou ailleurs, il y a un arbitre. Chaque fois qu'il y a des relations humaines, il y a un juge pour trancher les litiges. Cela, c'est la base de l'organisation judiciaire, et de l'organisation sociale : une règle du jeu, un certain jeu dans la règle qui est un jeu de liberté, un arbitre en cas de conflit, un arbitrage obligatoire.

Autrefois, la violence tenait lieu d'arbitrage; le plus fort ou le plus rusé avait raison.

Nous estimons que l'état de droit est un progrès dans l'histoire de l'humanité, et l'anthropologie du geste n'en disconvient pas. Elle n'a rien à dire sur les choix des hommes.

A partir de cela, l'anthropologie du geste, nous allons le voir, permet de considérer les problèmes qui naissent de cette mécanique judiciaire sous un jour tout à fait nouveau, non pas pour changer les données du problème; un découvreur ne change rien à la réalité, il l'explique.

Jousse, souvent a été pris à parti. On disait : "Mais le père Jousse n'invente rien. Il ne fait que mettre des mots nouveaux sur des choses que tout le monde connaît". C'est le propre de la découverte, de mettre un mot précis sur une chose dont le mécanisme nous échappait jusqu'alors. Nous expliquons la réalité. Celui qui découvre, c'est celui qui donne une explication à la réalité.

Xavier Sallantin nous a montré que les lois anthropologiques de Jousse s'inscrivaient plus profondément encore que Jousse, à l'époque ne pouvait l'imaginer, dans leur substrat biologique et même dans la matière, et qu'il fallait donc que nous considérions ces lois anthropologiques comme confortées par les récentes découvertes en biologie et en physique fondamentales.

Nous demanderons à Xavier Sallantin, quand il aura le temps, de nous donner une épistémologie de la loi et de l'arbitrage, pour que nous puissions ancrer nos recherches et nos réflexions sur la mécanique judiciaire, plus profondément encore que dans l'anthropologie du geste, dans la réalité des mécanismes naturels où il y a des lois, où il y a des arbitrages, où il y a un jeu et une règle du jeu.

Quand nous parlons de "mécanique judiciaire", nous employons ce terme au sens étymologique : science des forces, comme Jousse parle de "mécanique humaine". Il n'y a aucun relent ironique ou dépréciant dans le fait de parler de "mécanique", quand il s'agit de justice. La mécanique judiciaire, c'est la science des forces qui gouvernent le jeu judiciaire, tout simplement. Je voulais lever cette objection.

Après avoir ainsi présenté la "mécanique judiciaire", nous allons esquisser les voies nouvelles que nous ouvre l'Anthropologie du geste.

Le plus simple, c'est que je prenne chacune des trois lois anthropologiques de Jousse exposées dans "L'anthropologie du Geste"- ce livre que vous avez peut-être lu - et que je montre leur irradiation dans la mécanique judiciaire par des exemples qui seront clairs, plus clairs et plus faciles pour ceux qui connaissent la mécanique judiciaire, j'en vois un certain nombre parmi vous, notamment des experts, qui nous ont fait l'honneur de venir ici aujourd'hui.

Un mot d'abord pour situer le problème, en ce sens que tout est gestuel dans la pensée. L'homme est un montage de gestes. Nous savons cela depuis longtemps, et Jousse y insiste dans son "Style Oral". Toute perception est motrice et irradie dans le corps tout entier. "On pense avec tout son corps" disait Pierre Janet.

Autrement dit, les perceptions oculaires, tactiles, olfactives, auditives sont motrices. Elles laissent une “trace mnésique” - disent les psychiatres - dans le composé humain. Les scolastiques disaient déjà “Nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu” nous rappelait Jousse.

### Le Mimisme

Nous ne savons pas la consistance de cette trace. Mais la loi du Mimisme nous apprend que ces gestes reçus par l’anthropos se rejouent spontanément, globalement, ou manuellement, ou graphiquement, dans le composé humain, et que cette expression mimismologique de la réalité, et le geste pris en conscience, c’est la pensée: il n’y a pas de différence de nature entre la pensée, le geste purement invisible de la pensée secrète, et l’expression de la pensée qui se communique par des gestes visibles. De même, il y a une gradation insensible depuis le rêve invisible jusqu’au somnambulisme.

Tout cela, c’est dans le “Style Oral”, la première publication de Jousse, que vous avez peut-être lue. Tout juriste, comme tout homme, est un montage de gestes. L’éducation est un montage de gestes, de bons gestes quand on est dans une bonne éducation, et hélas, de mauvais gestes dans une mauvaise éducation.

L’enfant à qui l’on apprend à être rigoureux, droit, honnête, franc, courageux, se montent en lui des gestes de franchise, celui qui est témoin au contraire de la dissimulation, du laisser-aller, de la facilité, se montent en lui des gestes de mensonges et de laisser-aller. Un bon juriste se monte par les gestes vivants des bons maîtres.

L’enfant à qui on ne sourit pas, ne sourit pas, parce qu’il ne reproduit pas le sourire de sa maman qui s’adresse à lui. Autrefois, quand les enfants étaient dans des crèches où le personnel ne souriait pas, le petit enfant ne pouvait pas sourire. Maintenant, heureusement dans les orphelinats ou dans les crèches on sourit aux enfants, et ces enfants ont donc le sourire de l’assistante maternelle, quand ils n’ont pas le sourire de leur maman.

Cette mécanique des montages gestuels de la pensée et des comportements, fait qu’il est difficile d’acquérir des gestes nouveaux, surtout à un certain âge. L’enfant est une cire malléable ; quand toute la place est occupée, quand nous avons été montés gestuellement par une mécanique judiciaire, et une mécanique juridique, nous avons beaucoup de mal à accepter l’innovation.

C’est la même loi que l’on exprime habituellement, en disant qu’il est difficile de se départir d’une mauvaise habitude. Heureusement, il est difficile aussi de quitter les bonnes habitudes.

Quand vous avez une nouvelle disposition légale, elle vient se confronter, elle vient se heurter, elle doit prendre la place d’une autre disposition légale que vous avez précédemment “intussusceptionnée” - dit Jousse. Et l’expérience montre que vous avez du mal à voir les choses autrement que vous les voyiez jusqu’à maintenant. C’est vrai de toutes les habitudes, c’est vrai de toutes les disciplines. C’est vrai en matière scientifique, comme en matière littéraire, comme en matière artistique.

Nous avons du mal à envisager les réalités sous un autre angle, sur d'autres bases que celles que nous avons apprises. C'est vrai non seulement pour les textes de droit nouveau, c'est également vrai pour les pratiques judiciaires nouvelles, même si elles sont parfaitement conformes, depuis toujours, à la loi.

Quelqu'un qui cherche à innover en matière de pédagogie, comme en matière judiciaire ou artistique, est considéré comme un perturbateur. Jousse l'a cent fois montré. Lui-même a été victime de cette loi anthropologique, conséquence du Mimisme, qui fait que le corps social, le corps professionnel rejette celui qui ne pratique pas la règle du jeu selon les mêmes habitudes, comme le corps humain rejette la greffe d'un organe.

Tous, nous avons des difficultés à recevoir des "gestes nouveaux" et, nous aussi, juristes, qu'il s'agisse de textes juridiques nouveaux ou de pratiques judiciaires nouvelles. C'est évident pour un Jouszien et on ne doit pas s'en étonner.

Voilà l'exemple d'un texte de loi qui a mis vingt ans à être reçu et appliqué dans l'esprit de ses auteurs : l'article 700 du Nouveau code de procédure civile qui a pour but d'indemniser le plaideur gagnant des frais qu'il a exposés. Il commence à trouver sa place !

Cette loi du Mimisme, du rejeu gestuel est ambivalente : elle assure le montage de gestes nouveaux et leur rejeu. Et en même temps elle est un obstacle à l'acquisition de gestes nouveaux, à l'innovation et favorise les habitudes, les routines.

### Le Bilatéralisme

La seconde loi anthropologique est celle du bilatéralisme. Elle fait que l'homme qui a deux battants, qui est bilatéral, a tendance à balancer ses pensées par opposition, alternance, similitude.

Cette tendance à bilatéraliser la matière judiciaire - avec un avant, un après, un permis, un interdit, une preuve, une non preuve - est une règle du jeu, sous jacente, d'une influence considérable sur les tendances, les pratiques des juges et leurs jugements. Alors que la réalité est souvent loin de se présenter selon des schémas bilatéraux aussi marqués. C'est tout un monde.

### Le Formulisme

Je passe à la troisième loi, celle du Formulisme. Je rappelle qu'il s'agit d'une tendance physiologique générale à la stéréotypie des gestes qui se répètent, sous l'effet d'une loi universelle comme toutes lois, et mystérieuse comme beaucoup.

Cette loi s'observe à travers les siècles dans la tendance à la stylisation, à "l'algébrose" disait Jousse, de nos langues dans nos gestes laryngo-buccaux. Mais la même tendance s'observe aussi à travers les siècles pour le droit qui, au lieu de procéder au coup par coup à partir de notions générales souples que le juge adapte à la vie, se transforme par l'usage en formules précises qui régissent dès lors tous les cas semblables.

Cette tendance a de bons côtés. Elle permet d'avoir une règle du jeu social claire, connue, qui assure aux relations humaines sécurité et facilité. Mais elle a aussi des effets très pernicioeux dans la vie juridique et la vie judiciaire.

La formule et la forme sont précieuses, mais elles sont dangereuses car elle permettent d'évacuer la vie au nom de la loi. La forme, la formule, le code, c'est ce qui ne bouge pas, c'est rassurant. Si la réponse est écrite, tout va bien. D'où la réglementation tâtilonne, qui veut tout prévoir, mais qui ne peut jamais cerner toute la complexité vivante. Alors on fait entrer la vie de force dans un texte qui, lui ne se discute pas et ne change que rarement car il est écrit.

Or, c'est très grave de se réfugier dans l'écrit quand on doit traiter de problèmes vivants, toujours nouveaux qui ne trouvent pas leur réponse dans l'écrit car ils demandent une réponse souple et nuancée comme la vie. La porte est étroite qui mène à la vie.

Je vous fais part à titre d'exemple de quelque chose que vous ne savez sans doute pas. Il y a en procédure, une pratique judiciaire courante qui existe depuis des décennies, c'est l'enquête civile, on entend des témoins, on confronte des témoins entre eux, on confronte les témoins avec les parties qui peuvent leur demander sur tel ou tel point, ce qu'ils ont à dire, comment ils interprètent ce qu'ils ont dit.

Ces enquêtes ont disparu ! On se contente d'attestations écrites, où l'on dit les choses, les faits bruts, dont la coloration est laissée à l'appréciation de ceux qui liront ces documents. On fait des enquêtes civiles, vivantes, et on se réfugie dans les attestations écrites, figées.

Les magistrats estiment qu'ils n'ont plus à ordonner d'enquêtes, et les avocats ne demandent plus d'enquêtes parce qu'il savent que les magistrats ne les ordonnent pas. Il y a une fuite de la vie. La comparution personnelle, de même, qui permet d'entendre les parties elles-mêmes devant les juridictions où la représentation par avocats est obligatoire, a disparu des prétoires, sauf rares exceptions, comme en Alsace-Lorraine, où elle est encore pratiquée.

Quand un juge ordonne une comparution personnelle, il se complique la vie. Oui la vie, c'est compliqué. C'est toujours nouveau, ça demande une attention, ça angoisse. Les écrits c'est simple, on les a devant soi. Ils ne bougent pas. On dort sur l'écrit. On ne dort pas sur la vie. On pourrait multiplier les exemples: Le transport du juge sur les lieux. Aller voir soi-même.

Jamais un magistrat n'a regretté d'avoir été sur place pour voir la réalité pour mieux apprécier comment se pose le problème. Non, on laisse les parties ou l'expert écrire. On se contentera du rapport écrit de l'expert et des affirmations des parties.

Autrement dit, il y a une fuite en face des problèmes vivants qui est une constante anthropologique. C'est - nous disait Jousse - la loi de moindre dépense d'énergie, la loi du moindre effort, c'est ce qui explique cette amenuisement de l'expression humaine à travers les millénaires depuis l'expression globale, l'expression graphique, picturale des peintures rupestres ou de l'écriture chinoise jusqu'à l'expression graphique que nous

avons aujourd'hui, "qui a réduit l'expression du composé humain - comme disait Jousse - au bout d'un stylographe".

On peut dormir sur un code, on ne dort pas en face d'un problème de vie qui angoisse les plaideurs.

Tout cela est assez simple, et en même temps la vie judiciaire est une mécanique extrêmement difficile à gérer, parce que les lois anthropologiques interfèrent à tout moment. Mais c'est une mécanique qui est passible d'une analyse très fouillée qui demandera des dizaines et des dizaines d'années. Ce n'est pas demain que la mécanique judiciaire sera étudiée avec la finesse que l'on met à étudier les mécanismes biologiques, mais il faudra y venir.

Pour terminer, je vous renvoie à deux auteurs qui ne sont juristes ni l'un, ni l'autre, mais qui témoignent avec bien d'autres, que l'heure est venue de changer les méthodes dans nos sciences humaines. Jousse est essentiellement un méthodologiste et il propose les outils de cette méthode nouvelle : l'Anthropologie du geste.

Jean-Marie Domenach dans le chapitre "à temps et à contre-temps" de son dernier livre intitulé : "Pour une conversion mentale" nous dit : Cette difficulté à cerner le réel et à le pénétrer, tient à ce que nos outils, malgré leur puissance et leur nouveauté, ne sont pas adaptés".

Quant à René Girard, dans son ouvrage célèbre sur "Les choses cachées depuis la fondation du monde" rejoint Jousse dans cette exigence de rigueur : "L'esprit scientifique est expectative absolue... Pour que les sciences de l'homme accèdent au stade scientifique, il leur faut devenir hypothétiques. Et elles ne peuvent pas devenir hypothétiques tant que les méthodologies dogmatiques continuent à faire illusion..."

Or notre droit, notre enseignement, notre philosophie du droit sont encore sous l'influence d'une méthodologie dogmatisante. Et reprend René Girard : "La fin des illusions quant à l'efficacité de ces méthodologies ne fait qu'un avec la fin de l'illusion métaphysique et philosophique".

Jousse, lui, respectait les métaphysiciens et les philosophes. Il reconnaissait la légitimité de leurs recherches dans leur discipline, mais il entendait lui aussi les déloger des sciences de l'homme. Comme ils l'ont été des autres disciplines au cours des siècles.

Et parmi ces sciences, les sciences politiques, économiques, les sciences juridiques, judiciaires, pénitentiaires auront besoin dans les générations qui viennent d'hommes et de femmes qui vont se mettre au travail selon cette méthodologie nouvelle.

Il leur faudra constituer ce que Jousse appelait des "laboratoires de prise de conscience" qui travailleront scientifiquement et confronteront leurs recherches. Et c'est ainsi que d'hypothèses en consensus et de consensus en hypothèses, une science juridique et judiciaire nouvelle s'élaborera.

# Poésie et Anthropologie

par Edgard SIENAERT

Autour d'un témoignage contemporain de style oral global

## Préambule

En 1984, des chercheurs du Département d'histoire de l'Université de Rhodes en Afrique du Sud, menèrent une enquête visant la reconstitution de l'histoire du peuplement de la rivière Kat, vu de l'angle du peuple métis et non plus de celui du Gouvernement et des colons, jusque-là le seul documenté. Les entretiens avec les habitants restants furent enregistrés sur bande vidéo et montés ensuite.

L'un d'eux concerne Piet Draghoender, petit cultivateur illettré, qui devait ce jour-là pour la première fois de sa vie voir une caméra vidéo. L'historien Jeff Peires qui menait l'enquête écrit dans son rapport sur cet entretien: "Le vieil homme ne savait pas que nous allions venir, mais sans la moindre préparation ou réflexion, sa réponse à notre question - "Et vos voisins, Oncle Piet, que sont-ils devenus?" - cette réponse devint une déclamation dont l'intensité poétique et la force émotionnelle surpasse tout ce que j'ai vécu en dix ans d'enquête sur le terrain" (Peires, 1984, 26).

Mon propos ici est d'essayer de découvrir pourquoi Jeff Peires, et tous ceux qui ont vu cet enregistrement vidéo, ont perçu comme poétique ce passage dans un ensemble aussi naturellement prosaïque qu'une séance de question-réponse entre un chercheur-historien et un informateur. Je commencerai par vous tracer un court historique du peuplement de la rivière Kat qui fournira l'information nécessaire à la compréhension du contexte et des allusions à l'histoire que fait Draghoender.

J'analyserai ensuite le texte même de Draghoender et pour cela je m'appuierai sur trois auteurs dont des textes à peu près contemporains traitent de l'origine de l'expression littéraire, poétique et humaine.

Il s'agit du théoricien de la littérature et critique littéraire André Jolles, auteur de *Einfache Formen, Formen Simple*, ouvrage qui date de 1930 et qui ne fut traduit en français que vingt-huit ans plus tard. Ensuite de Paul Claudel dont la "Lettre à l'Abbé Bremond sur l'inspiration poétique" date de 1927. De

Marcel Jousse, enfin, dont la parution du *Style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs* en 1924 constitue le premier témoignage d'une réflexion radicalement originale sur le langage.

C'est ainsi en situant le poétique au coeur de l'anthropologie que j'espère trouver les éléments de réponse à la question posée au préalable. Je terminerai par la projection de l'enregistrement du monologue de Draghoender que j'ai extrait de l'ensemble de la bande vidéo intitulée "La rivière Kat : fin d'espoir" qui documente l'enquête socio-historique menée par mes collègues de l'Université de Rhodes.

Piet Draghoender parlant afrikaans, j'ai sous-titré son texte en français. En vous le montrant, je ne fais évidemment que répondre à un souhait maintes fois exprimé par Marcel Jousse dont je cite deux passages: "La science la plus aiguë de l'expression (télévision et cinéma) ramène sur nos écrans, non seulement la parole humaine vivante, mais l'expression gestuelle globale." (Jousse, A.G. volume 3 -1978- p46, note 27).

Et "Nos yeux ne sont plus accoutumés à saisir tout ce qu'il y a de souple et d'expressif dans les jeux des mains et de tout le corps de ces subtils observateurs et rejoueurs (des "milieux ethniques globalement 'mimeurs'"). "Il nous faut des films qui enregistrent fidèlement toute cette vivante et fluide expression gestuelle et qui nous permettent ensuite d'analyser, dans le détail, toute cette finesse de jeu innombrable." (Jousse, A.G. volume 1 -1974- p80)

### **Court historique du peuplement de la Rivière Kat**

Au dix-neuvième siècle eurent lieu dans le sud-est de l'Afrique du Sud une série de guerres frontalières entre Xhosas et colons blancs. Après les confrontations de 1818-1819, les colons saisirent le territoire de la rivière Kat jusque-là occupé par les Xhosas.

Dix ans après, Andries Stockenstroom, commissaire-Général du Gouvernement britannique pour les districts de l'Est, en fit un district-tampon où il établit une colonie de métis : ce sera, écrit-il, "un lieu où les restes de la race hottentote seront rassemblés, où ils seront sauvés de l'extermination, où ils seront civilisés et christianisés".

Là, des hommes de couleur pouvaient posséder de la terre et se constituer en communauté propre. Anciens ouvriers agricoles, soldats démobilisés, gens des missions et personnes sans terre cherchant un endroit à eux, neuf cents métis en tout, s'y établirent et devaient prospérer au point de tripler en nombre en quinze ans.

Les progrès matériels qu'ils avaient faits par leur industrie forcèrent l'admiration de ceux qui vinrent les visiter.

Ils s'étaient constitués en une véritable communauté, profondément chrétienne, liée à l'Eglise congrégationaliste de Philipton ou à l'Eglise Hollandaise Réformée de Hertzog.

Ils avaient développé une tenure des terres, unique dans le pays.

Le territoire de la rivière Kat était divisé en deux parties, l'une constituée en terrains répartis d'après un système de lots de village, consistant chacun en un nombre de lopins tenus en propriété individuelle, pour résidence ou agriculture (sitplekkies).

L'autre formant une énorme étendue de vaine pâture accessible à quiconque possédait de la terre en propre. Peu importait donc l'étendue du terrain possédé individuellement aussi longtemps qu'on pouvait jouir du pâturage communal. Aussi l'héritage se divisa-t-il sans problèmes entre héritiers.

Bref, quand devaient éclater les conflits frontaliers du XIXe siècle entre Xhosas et Blancs, il était conforme aux intérêts matériels et religieux de la communauté de la rivière Kat, que les hommes s'engagent dans le corps militaire du Cap, pour combattre du côté de l'autorité blanche.

Et c'est ce qu'ils firent aussi dans les deux guerres mondiales de notre siècle. Ce service militaire était considéré comme le prix du sang à payer pour la libre possession de leurs terres.

Or, l'histoire qui suit est celle de la dépossession de leurs terres, dépossession qui se fit en trois mouvements.

Lors de la huitième guerre frontalière, qui dura de 1857 à 1858, une partie des habitants de la colonie rejoignit le camp des Xhosas.

En effet, le gouvernement du Cap était tombé sous l'influence de l'éditeur de journal Robert Godlongton, ennemi juré de Stockenström.

Les colons partisans de Godlongton n'acceptèrent pas la naissance d'une paysannerie indépendante qui les empêchait d'annexer les terres de la rivière Kat, idéales pour l'élevage du mouton et pour la culture du tabac.

Ils firent nommer dans la région des magistrats qui condamnèrent le peuple comme un "ensemble d'assistés fainéants" qui devraient prendre service comme ouvriers agricoles chez les colons afrikaners et anglais. Ils conçurent le projet d'une loi contre le vagabondage, qui leur permettrait la saisie de terrains non enregistrés légalement. La huitième guerre frontalière fut donc une guerre "mixte", c'est-à-dire entre peuples mixtes, blancs, noirs et métis, de fidélité divisée, à l'issue de laquelle les rebelles perdirent leurs terres.

Vers la fin du siècle, ce fut le tour d'un grand nombre d'habitants restés loyaux de perdre leurs titres de propriété par les agissements d'un juriste et bailleur de fonds sans scrupules, appelé Adendorff.

Celui-ci encouragea ses clients à contracter des prêts à des taux d'intérêt exorbitants, demandant leur terre en compensation quand ils ne pouvaient pas payer.

Quand les protestations commencèrent à monter contre ses procédés, il laissa son cabinet à un jeune notaire Vivian Gordon Fenner-Solomon, qui devait présider à la ruine définitive de la rivière Kat en exploitant l'ignorance administrative de la population.

Une loi de 1905 sur l'immobilier, la Boedel Erwen Act, lui en fournit l'occasion : elle obligea les habitants à inscrire officiellement leurs terres et accorda le droit d'usage du terrain communal proportionnellement aux terrains possédés en propre.

Or, les gens de la rivière Kat ne s'étaient jamais préoccupés de faire enregistrer leurs transactions immobilières par écrit.

Grossissant délibérément les frais d'expertise et de transfert afin de forcer ses clients pauvres à contracter des hypothèques sur leurs terres jusque-là franches, Fenner-Solomon obligea toujours davantage de gens à abandonner leurs terres. Il resta à la politique officielle de l'apartheid de rayer définitivement la communauté de la carte.

En 1982, l'administration du Ciskei demanda au gouvernement nationaliste l'incorporation du district de Stockenström comme dernière pièce du puzzle nécessaire à la consolidation du nouveau bantustan, conformément à la politique en vigueur de territoires ethniques unis.

Recensement de la population, évaluation des propriétés, numérotation des maisons, toute l'action administrative fut menée sur une base individuelle et les quelque six mille habitants qui restèrent ne furent jamais traités comme une communauté.

Le ministère de la Coopération et du Développement fixa pour chaque cas une somme spécifique allant de deux mille à dix mille Rands. En 1987, la population fut ainsi déjà réduite à une centaine de familles. Aujourd'hui, tous sont partis.

#### **Etude du monologue de Piet Draghoender .**

La théorie littéraire s'attache d'habitude à l'oeuvre achevée, création unique et individuelle. André Jolles au contraire s'intéresse à l'oeuvre et au texte là où ils prennent racine, c'est-à-dire dans le langage. Il y distingue trois stades d'agglomération : le geste verbal élémentaire, la forme simple et la forme savante. Dans le langage constitué, les gestes verbaux élémentaires, premiers et indivisibles traduisent les deux fonctions du langage à savoir indiquer et représenter la multiplicité et la diversité de l'être et de l'événement.

Ensuite, sous l'empire d'une disposition mentale déterminée, un certain nombre de gestes verbaux de même espèce peuvent être saisis en une figure ou forme qui les cristallise en un concept unique, en une Forme Simple.

Ces Formes Simples s'actualisent quand les gestes verbaux qui les composent sont orientés de manière particulière pour s'exprimer concrètement. Enfin, dans un troisième mouvement, la Forme Simple peut se recristalliser en une Forme Savante, c'est-à-dire dans la production d'un artiste où, particulière et unique, elle atteint à une plénitude définitive.

Concrètement, une disposition d'esprit qui croit à une justice immanente crée une Forme Simple que nous appelons conte. Nous reconnaissons la Forme Simple "conte" dans le monde entier sous une grande diversité d'expressions particulières, parce que le conte a un fond qui reste parfaitement identique à soi-même quand bien même on le raconte avec d'autres mots.

Actualisée en tel ou tel conte particulier, cette Forme Simple s'exprimera dans des paroles propres à cette forme et y trouvera à chaque fois et de la même manière une exécution nouvelle.

Les gestes verbaux du conte expriment la disposition d'esprit qui croit en une morale naïve où l'injustice a pour formule "être sot, être vêtu de haillons", où le tragique consiste à trier un tas de grains les plus divers en une nuit, à entreprendre un voyage sans fin, à combattre un monstre et où la justice consiste à recevoir un trésor ou à épouser un prince.

Le conte sera donc toujours merveilleux en ce que son geste verbal est toujours chargé d'un pouvoir anéantissant la réalité immorale, comme il anéantit aussi le temps et l'espace.

On voit sans peine la nature de cette Forme Simple "conte", actualisée ou non, quand nous la comparons à la nouvelle, qui en est la Forme Savante, solide, particulière, unique, due à un individu qui lui a donné sa marque personnelle.

Ici aussi la force d'exécution, c'est le langage, mais il s'agit des paroles propres au poète et non plus des paroles propres à la Forme.

Disposition mentale, Forme Simple et Forme Simple actualisée, Forme Savante, ces notions et cette progression se retrouvent, mais sous une autre formulation, chez Paul Claudel.

Définissant la poésie, Claudel parle de prédisposition, de souffle et de verbalisation. Pour que naisse la poésie, il faut d'abord une disposition naturelle préalable, un don naturel, une capacité verbale latente. Pour que ensuite cette poésie s'actualise, il faut l'impulsion d'un souffle du dehors, d'une émotion. Pour que, enfin, cette émotion s'exprime, il faut chez l'homme des mots.

Dans la véritable inspiration, ces mots ne sont pas réducteurs, ne se bornent pas à désigner, mais ils signifient et substituent à la nature réelle des choses une seconde nature : "Le poète a été mis en train, suivant un mode sur lequel les études du Père Jousse ont jeté une certaine lumière, par une espèce d'excitation rythmique, de répétition et de balancement verbal, de récitation mesurée, un peu à la manière des vociférateurs populaires de l'Orient.

On le voit qui se frotte les mains, qui se promène de long en large, il bat la mesure, il grommelle quelque chose entre ses dents. Et peu à peu, sous cette impulsion régulière, entre les deux pôles de l'imagination et du désir, le flot des paroles et des idées commence à jaillir.

Or, Claudel a soin ici d'insister sur le fait que dans le souffle même, et dans la mise-en-voix - Jolles dirait "dans la Forme Simple et dans la Forme Simple s'actualisant" - il y a déjà de l'ordre, de l'intelligence, de la raison.

Pour nous, cette raison préexistant au texte, cet ordre et cette intelligence de la Forme Simple qui deviendra poème, ces lois qui régissent le souffle avant même sa phonation, ce sont ces lois anthropologiques de l'expression humaine, ces lois du style oral découvertes et formulées par Jousse.

Bilatéral, mimeur et formulaire, ce style est à l'image de l'homme - "Le style, c'est l'homme même", le style oral, c'est l'anthropos même.

Piet Draghoender, paysan, donc dans la perspective jousienne, homme de la glèbe, terreux formé, informé, imprimé par le pays, l'anthropos Draghoender s'exprime anthropologiquement.

Or, "l'école paysanne est trop gravement l'école de la vie pour ne pas être l'école de la mort. C'est précisément au moment où les choses se présentent plus graves, c'est à ce moment que le style chosal paysan se verbalise, non seulement en style parlé ordinaire, mais encore prend soudain toute la traditionnelle grandeur du Style oral.

On dirait que l'individu ne se sent pas assez fort ni assez intelligent pour vaincre l'événement et l'instant, en restant abandonné à lui-même, et il fait un tragique appel à toute la race ...". (Jousse, 1974, 261).

C'est le style de Piet Draghoender, cultivateur métis illettré, paysan oral, qui, face à une situation aussi grave que la menace imminente d'expulsion de ses terres, s'exprime et son expression est une Forme Simple actualisée qui présente toutes les caractéristiques du style oral global.

Il est bilatéral, mimeur et formulaire.

ils ne sont pas partis de face		ils sont partis de dos
	malgré eux	
comme ça se passe aujourd'hui		comme ça se passe aujourd'hui
aussi je dois aller aussi		aujourd'hui malgré moi
je prophétise pas sur la terre		je prophétise en haut
il ne va pas vivre sur la terre		et il n'aura pas le privilège là-
		haut
il va être puni là-haut		et il va mourir ici
ils peuvent aussi prendre leurs reçus		je peux aussi prendre mes reçus
pas en retard non plus		pour dire tu es un mois en
		retard
ou tu es un mois à l'avance		plutôt en avance qu'en retard
mais voilà que je dois aujourd'hui		dans mon avance je suis en
		retard

J'ai choisi ce dernier exemple banal de propos délibéré, puisqu'il y a indéniablement une similarité dans les premiers exemples avec le style biblique. Piet Draghoender est membre de l'Eglise Congrégationnelle, quoique les distances ne lui ont pas permis de se rendre souvent aux services religieux. On peut cependant croire aux visites assez régulières d'un pasteur et à la récitation de prières en famille.

Pourtant, d'après ce que j'ai pu établir, il n'y a pas de référence biblique directe dans son texte et le dernier exemple, choisi parmi beaucoup d'autres, montre bien que son style est, dans son ensemble, oral.

Ce style est aussi mimeur. Ici, geste et parole sont indissociables. Cela est évident quand il s'agit d'indication de lieu, par exemple à la première ligne : "d'ici jusqu'en haut", "sur la terre" (14) et "là-haut" (21).

Quand pour dire qu'il abandonne, Draghoender utilise l'expression "je hisse le drapeau" (37), il l'accompagne du geste du bras levé et quand il rappelle le souvenir douloureux de ses enfants attendant devant le tribunal leur convocation pour partir en guerre, il les voit assis si concrètement qu'il forge son propre mot: "die sitkinders" - "ces enfants-assis" (139) - pour indiquer leur attitude et il l'accompagne du mouvement de s'asseoir.

Tout à la fin, la terre, cette terre qu'il doit abandonner, devient cette motte de terre qu'il saisit et jette au loin.

Finalement, ce style est embryonnairement formulaire. Tranchant sur le reste du texte par sa densité, et renforcée par sa répétition, la formule marque les points forts d'un discours. C'est sans doute le recours judicieux aux formules qui prouve l'excellence du barde professionnel, puisqu'il s'agit de l'utilisation consciente de toutes les ressources verbales (et gestuelles) d'une tradition établie.

Le public s'identifiant naturellement avec la formule, c'est la densité des formules qui marque l'adhésion du barde avec son public.

Le meilleur compositeur oral est celui qui ré-arrange le mieux, d'après les circonstances actuelles, les formules traditionnelles. A la limite, la composition orale par formules la plus dense aboutirait à une Forme Savante, à une oeuvre qui aurait exploité individuellement la réserve de formules disponibles pour en faire une oeuvre unique et non répétable.

Piet Draghoender n'est pas un professionnel, mais dans son monologue, des formules se profilent, les thèmes principaux se cristallisent, et ce, parfois à des endroits très éloignés du texte.

Ainsi, l'impuissance devant le sort trouve-t-elle son expression répétée dans la formule "malgré moi, malgré eux" (7,11;161,162), la douleur dans : "alors j'ai très mal au coeur" (112,144), la conviction que cette terre a été gagnée dans : "pour rendre libre cette terre" (132-134,159).

### **Conclusion**

La famille Draghoender se vit offrir en juin 1984 douze mille cent-vingt six Rands comme compensation pour leurs terres. Ils furent des tout premiers de la communauté à accepter l'offre de Pretoria et ils partirent en septembre 1985 : le neveu de Piet Klaas, leur ayant trouvé une petite maison à l'entrée de King William's Town.

A l'occasion d'une nouvelle visite de Jeff Peires, Piet lui explique pourquoi il a vendu :

"Ce n'était pas mon désir de vendre l'endroit, Non, j'ai cet autre endroit-là. J'abandonne. J'abandonne parce que je ne veux plus me battre plus longtemps.

Ek is nou die minste : je suis maintenant très amoindri.

Die deur is gesluit : la porte est fermée.

Het is gevat en weggegooi : il est pris cet endroit, et jeté, exactement comme j'ai dit ce jour-là : Je suis pris et jeté.

Alors voilà, je dois juste tomber où j'ai été jeté".

Quant à sa femme, elle dit:

"J'ai pleuré, avec mes mains sur la tête et pleuré.

C'était comme ça. On devait quitter notre vieille place, la place où on est nés. On devait la laisser juste comme ça et aller..

Alors ce vieil homme à moi dit : Il faut nous rendre satisfaits ... et aller à l'endroit où nous allons. Le Seigneur va y pourvoir."

## Références

- Paul Claudel, 1965.  
"Lettre à l'Abbé Bremond sur l'inspiration poétique", in Oeuvres en prose. Positions et prépositions. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 46-9.
- André Jolles, 1972.  
"Formes simples", traduit de l'allemand par Antoine Marie Buguet, Seuil, Paris. Original: 1930.  
Einfache formen, Max Niemeyer Verlag, Tübingen.
- Marcel Jousse, 1974, 1975, 1978.  
"L'Anthropologie du geste", Gallimard, Paris, (3 volumes).
- Marcel Jousse, 1925.  
"Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs" in Archives de philosophie, II,4.
- Jeff Peires, 1982.  
"The legend of Fenner-Solomon" in Class, community and conflict. South African perspectives, edited by B Bozzoli, Raven Press, Johannesburg, 65-92.
- Jeff Peires, August 1984.  
"Die klaaglied van Piet Draghoender" in Die Suid-Afrikaan, 25-7.
- Jeff Peires, July 1984.  
"Piet Draghoender's lament" in South African Outlook, 99-104.
- Jeff Peires, 9-14 February 1987.  
"Piet Draghoender's lament", paper presented at the University of the Witwatersrand History Workshop on The making of class.
- "Kat River - The end of hope", 1984, video, low band U-Matic, 40'.

### Note

Ce texte est une version entièrement remaniée d'un article paru précédemment en anglais dans la revue canadienne Mosaic de l'Université du Manitoba à Winnipeg (21/2-3, 1988, 227-241).

**Documents annexes** (voir pages suivantes)



Regarde comme j'ai travaillé avec les enfants ici

c'est le fils de mon oncle	je suis assis maintenant à la place de mon oncle
juste ici	j'ai dit
regarde un peu	viens ici
voici ta place	

je suis venu	le fils de ma tante	(alors on était trois) j'ai dit
	là voilà	assieds-toi
parce que je vais m'asseoir là-haut		assieds-toi

parce que je ne veux pas avoir de remords plus tard  
de remords de ma descendance d'aujourd'hui

je veux la paix  
et le jour où le Père me prend      alors il doit venir me prendre en paix et avec

voilà comment c'est monsieur

[Il se lève]

Comme je me trouve ici	j'ai découpé pour moi cet endroit-là
jusqu'à la rivière	je le plante plein de maïs
voilà ce maïs aujourd'hui	parce que ça donne ton propre fruit

je donne au fils de ma soeur fils ici	ce morceau-ci
il le retourne	il sème du maïs
des fèves des pois	des pommes de terre

le voilà le fils de mon oncle	je lui donne ce morceau-là
du maïs	jusqu'au bout
alors je me sens très fier	

mais de regarder ici où où	ça peut presque être ma fin
je laisse aller aujourd'hui un fruit comme ça	

regarde	regarde comme il est ce fruit
que je laisse là	comme ça ce fruit
regarde ces arbres	regarde ces fruits

là en bas	
regarde ces fruits	du fils de mon oncle

c'est juste sur ça qu'on pleure	parce que c'est triste
c'est triste pour un homme de planter	et tu ne récoltes pas
et tu ne vas pas profiter de la récolte	

alors j'ai très mal au coeur

mais je laisse cette chose  
au plus grand Maître qu'il y a sur la terre  
alors je me contente entièrement là  
pour le diable ou l'Ennemi  
je suis coupable

je la laisse  
ce Maître qui frappe où tu ne vois pas  
et dis  
dis-je à tout le monde  
je suis coupable pour cette raison que j'ai avec mon

Cette terre-ci a été donnée  
ce sang vient de mon grand-père  
il vient une guerre  
Isak et Klaas et Gert  
pour libérer  
ils ont pris les enfants  
et les enfants sont entraînés  
et ils ont examiné ces enfants-assis-là  
et ces enfants sont partis travailler  
un a été perdu dans la guerre

pour du sang  
et après mon grand-père  
et on donne trois fils trois  
trois fils je donne à la mort  
pour libérer cet endroit qu'il soit libre  
mes enfants ont été pris dans la guerre  
là au tribunal  
et ils les ont pris  
mais les autres sont revenus

alors j'ai très mal au coeur

la guerre

mon père a été à une guerre  
mon père a été à une guerre

mon grand-père a été à une guerre  
mes enfants, les enfants de mon père  
ont été à une guerre

mon oncle ses enfants  
ma tante ses enfants

ont été à une guerre  
ont comme ça été à une guerre

sang  
pour libérer cet endroit  
malgré moi

de sang  
je l'ai laissé moi aujourd'hui  
malgré moi

voilà comment est cette chose

Cette terre est une terre libre  
quand janvier sonne, janvier, février  
ils peuvent aussi prendre leurs reçus

cette terre n'est pas non plus endettée  
alors je ne paie pas ton fermage  
je peux aussi prendre mes reçus

pas en retard non plus

pour dire tu es un mois en retard  
plutôt en avance  
mais voilà que je dois aujourd'hui

ou tu es un mois en avance  
qu'en retard  
dans mon avance je suis en retard

Mais je dis  
qu'il va regarder ce genre de choses  
ou qu'est-ce qui va m'arriver

je le laisse à la volonté du Père  
et il va regarder s'il va me trouver un endroit  
parce que

mais je dis  
le Seigneur est si bon  
le Seigneur ne va jamais permettre  
comme ça  
et si elle est rendue  
mets là dans cette porcherie ici  
car elle n'appartient à rien

mais je me dis  
que le Seigneur ne va pas te prendre  
que tu seras prise  
et jetée  
alors le Seigneur dira à l'Ennemi  
mets-là dans cette porcherie

[Il se bausse et  
saigist une  
motta de terre]